

all' onorevole signor
il canonico de Torio
omaggio dell' autore

2

1.

[Signature]

SIX

NOUVELLES.

*La bibliothèque de
la ville de Paris
acquise par souscription*

PROPRIÉTÉ.

1813

1813



SIX

NOUVELLES.

PAR

LE BARON DU COËTLOSQUET.



PARIS,

AU DÉPÔT DE LIBRAIRIE DE PERISSE FRÈRES,
rue du Pot de-Fer St-Sulpice, n.º 8.

LYON,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, n.º 31.

1835.



MOÏSE
SAUVÉ DES EAUX.



MOÏSE

SAUVÉ DES EAUX.

RÉCIT TIRÉ DE LA BIBLE.

(Exode, chapitre 2.)

« O mon Dieu, protégez ce bois fra-
 « gile, qui est agité sur les flots !...
 « Là repose l'innocent... Dieu de nos
 « pères, sauvez les enfans de vos ser-
 « viteurs, qui n'ont d'espérance qu'en
 « vous ! »

— Ainsi priait, les mains jointes et levées vers le Ciel, une jeune Israélite, qui suivait lentement le rivage du Nil... Et cependant ses yeux étaient fixés sur une petite corbeille de jonc, tissée avec l'osier, qu'emportait le courant rapide.

Mais voici que la corbeille est arrêtée par les roseaux, dont les têtes humides se balançaient sur la surface de l'onde... Et la jeune fille s'assied au milieu des glayeurs et des papyrus, dans un enfoncement solitaire de la rive..... Et des chants entrecoupés de larmes s'échappent de ses lèvres.

« Que Dieu veille sur toi, cher enfant, qui reposes dans ce fragile osier!..... Lui seul peut te sauver!..... Toi qui devais être la joie de nos parens..... mon frère!..... que de pleurs tu coûtes déjà à ta mère!

« Elle m'a laissée sur ce rivage : Marie, « disait-elle, suis de l'œil cet enfant

« précieux ! Ne quitte pas ces lieux
« tant que tes regards pourront aller
« jusqu'à lui ! (1) Et tu viendras
« m'apprendre son sort.... » Ici les sanglots ont arrêté sa voix..... et elle s'est éloignée, me laissant seule sur le rivage.

« O ma mère ! je reste fidèle au poste où tu m'as placée. Mais, hélas ! que t'apprendrai-je sur son sort ?..... Que de larmes te coûtera ce trop cher enfant !... Combien en as-tu déjà versé depuis le jour de sa naissance !

« Ce jour avait été si long-temps désiré !.... « Quand pourrai-je, s'écriait
« souvent Jochabed, saluer mon époux
« en lui disant : *Un fils vous est né !*.....
« Alors les filles des Hébreux me vront, et elles m'appelleront heureuse !

« Tu naquis, cher enfant, et en ouvrant les yeux à la lumière, tu nous souriais..... Mais nous, hélas ! nous ne pouvions que pleurer !

« Car un Roi barbare l'avait ainsi ordonné : « Que tout ce qu'il naîtra

« de fils aux Hébreux soit voué à la mort ! » Et il avait dit à son peuple : « Allez les arracher à leurs parens, et plongez-les dans le fleuve. (2) »

« Cependant notre mère allaitait son nouveau-né : « Bel enfant (3), disait-elle, « image fidèle de ton père, non, jamais « on ne t'arrachera de mes bras ! »..... Et elle priait avec confiance le Dieu d'Israël, que les malheureux n'invoquent jamais en vain.

« Trois lunes s'étaient écoulées, et mon frère vivait, caché par nos soins vigilans (4)... Il croissait, et se fortifiait... Dieu, bénissant nos tendres soins, le couvrait de son aile paternelle.

« Mais enfin le mystère de sa naissance commença à percer chez les enfans d'Egypte. « Femme d'Israël, dirent-ils « avec une joie féroce, vous dont l'orgueil se vante de votre fécondité, « pleurez-la plutôt, elle va vous être « amère ! »

« — Oui, malheur, s'écria alors Jo-

« chabed, malheur à ces flancs qui l'ont
« porté, à ce sein qui le nourrit!
« Malheur et amertume pour moi!
« J'ai invoqué le Seigneur dans mon
« affliction, et il m'a délaissée! »

« Mais le pieux Amram réprimait les
« dans de douleur de son épouse. « Es-
« pérons, disait-il, au Seigneur : c'est
« lui qui frappe et qui guérit; la vie
« et la mort sont dans ses puissantes
« mains..... Il est le Dieu de nos pères :
« que son nom soit glorifié dans tous
« les siècles ! »

« Et il rappelait les prodiges opérés
« par le Seigneur en faveur de nos pères ;
« il disait Noë délivré des eaux du déluge,
« Loth des flammes de Sodome, Isaac du
« bûcher, Joseph de la citerne.... — « Ne
« peut-il aussi bien sauver du Nil notre
« enfant ? »

« Il dit, et il apporta des joncs séchés
« au soleil, et de l'osier nouvellement
« coupé (5). « Femme, reprit-il, notre
« mystère ne peut se cacher plus long-

« temps (6). Il faut déposer l'enfant
« sur le Nil, en recommandant sa vie
« au Seigneur. Jetons-nous entre les bras
« de notre Dieu ; il sauvera, s'il le
« veut, l'innocent. »

« Et Jochabed rapprocha les jones en
les courbant, et elle les fixa avec l'o-
sier..... Et, de temps en temps, ses bras
tombaient sur ses genoux, et elle pleu-
rait Puis elle se remettait à l'ou-
vrage, et disait : « Dieu peut le sauver :
« il vaut mieux nous jeter entre ses
« mains, que de tomber dans celles des
« hommes. »

« Et mon père recouvrit d'une cou-
che épaisse de bitume le bord exté-
rieur de la corbeille (7), afin que les
eaux ne pussent y pénétrer.... Et moi,
j'étendais au milieu une toison de bre-
bis, pour que mon frère reposât plus
doucement....

« Et nous plaçâmes l'innocent dans
la corbeille (8)..... Il dormait pro-
fondément..... « Hélas ! s'écria ma

« mère , c'est dans ce bois fragile que
« mon enfant , seul , battu des vents ,
« au milieu des flots agités » et ses
forces l'abandonnaient. Mais mon père
la soutenait par son courage.

« Eh ! qu'importe au Seigneur , disait-
« il , la grandeur ou la petitesse du vais-
« seau ? Pour sauver la famille du
« juste , il a voulu se servir d'une arche
« de trois cents coudées , ouvrage d'un
« siècle... Lui sera-t-il plus difficile de
« sauver l'innocent dans l'osier que nos
« faibles mains ont tressé cette nuit ? »

« Et il se prosterna à genoux , la face
contre terre : « Seigneur , dit-il , vous
« entendez sous le buisson la voix des
« petits des oiseaux qui crient vers vous ,
« et vous leur donnez la nourriture....
« Abandonnerez-vous les enfans de vos
« serviteurs ? »

« Vous avez tiré du cachot votre ser-
« viteur Joseph ; vous l'avez fait asseoir
« sur les degrés du trône , et vous l'avez
« établi le sauveur de ses frères..... Qui

« sait quel sort vous préparez à cet
« enfant , et si vous n'avez pas résolu
« de sauver par lui votre peuple ? »

« Vous voyez quelle est notre afflic-
« tion et notre misère ! C'était peu de
« nous épuiser par de rudes travaux ,
« de nous charger d'un joug qui excé-
« dait nos forces ; un Roi ennemi de
« votre nom , a juré de nous extermi-
« ner ; il dévoue à la mort tous les fils
« qui naitront à vos serviteurs..... »

« Et maintenant , Seigneur , du fond-
« de l'abîme de notre misère , nous
« crions vers vous ! Vous avez pro-
« mis à nos pères de donner en héritage
« à leur race la terre où vous les avez ap-
« pelés..... Dieu d'Abraham , d'Isaac et
« de Jacob , nous sommes voyageurs et
« étrangers dans la terre d'Egypte , jus-
« qu'à ce qu'il vous ait plu de nous
« envoyer le chef qui doit nous conduire
« dans notre héritage !..... »

« O Dieu , suscitez ce chef que nous
« attendons ! Vous vous servez des

« plus faibles instrumens , quand il vous
« plait , pour confondre l'orgueil de vos
« ennemis O , si vous daigniez con-
« server cet enfant , pour sauver par lui
« votre peuple..... ! »

« Et cependant ma mère priait à voix
basse : « Hélas ! je n'aspire pas à de
« si hautes destinées ! Que le Sei-
« gneur daigne conserver mon enfant ,
« pour que sa vue me réjouisse le cœur ,
« pour qu'il puisse un jour essuyer les
« pleurs de sa mère ! »

« Et , avant le jour , nous nous levâ-
mes , et nous marchions en silence vers
le rivage du Nil..... Et mon père déposa
la corbeille sur le bord du fleuve (9) ;
et levant les yeux au ciel : « Seigneur ,
« dit-il , vous avez ordonné à Abraham
« notre père de vous sacrifier son fils
« bien-aimé ; et il a obéi à votre voix. —
« Mais vous avez arrêté le bras paternel ;
« et pour prix de sa fidélité , vous avez
« béni et multiplié sa race..... Et main-
« tenant , Seigneur , je vous offre ce fils

« que vous m'avez donné Bénissez
« en lui votre peuple ! »

« Et sa main abandonnant l'osier ,
l'osier suivit le courant rapide , empor-
tant l'innocent qui dormait..... Et ma
mère détournait la tête, et ne pouvait
se soutenir..... Et elle m'a dit : « Marie,
« suis de l'œil ton frère ! ».... Et elle m'a
laissée seule sur le rivage.

« O mon frère ! je crois entendre
tes cris (10).... Tu as soif, pauvre enfant.
..... Tu appelles le sein de ta mère
peut-être aussi les caresses de ta sœur
Hélas ! l'eau est profonde , et je ne puis
aller jusqu'à toi !

« Le jour s'avance retournerai-
je seule à ma mère ? Hélas ! que lui
apprendrai-je sur son sort ? Mon
Dieu ! je n'ai d'espoir qu'en vous !
Nous sommes les enfans de vos servi-
teurs Sauvez-nous , ô Dieu de nos
pères ! »

Les chants avaient cessé Et cependant elle restait encore , immobile, l'œil attaché sur l'endroit d'où partaient les cris Mais , bientôt , elle se lève précipitamment :

« J'entends du bruit..... Voici des
« femmes qui viennent se baigner dans
« le Nil..... Regardons à travers les
« herbes qui me cachent..... Dieu !
« je la reconnais ! C'est la fille de
« Pharaon , du cruel ennemi de notre
« peuple ! (11)

« Elle s'arrête..... elle regarde attentivement du côté des roseaux (12).....
« elle parle à une de ses compagnes.....
« Je vois celle-ci entrer dans le fleuve
« (13)... elle rapporte la corbeille (14)...
« Dieu ne nous a pas délaissés ! Mon
« frère est sauvé des eaux !

« Prêtons l'oreille..... la fille du Roi
« se tourne vers ses compagnes : —
« *C'est un fils des Hébreux !* (15) — O
« mon frère, le mystère de ta naissance
« est donc découvert ! que vas-tu deve-

« nris ? Ecoutons encore : *Ce pauvre*
« enfant ne périra pas ; je veux prendre
« soin de lui. (16)

« Tu ne périras pas , mon frère !
 « Dieu a veillé sur toi ! il a protégé
 « l'innocent ! Le voilà sorti de la cor-
 « beille elle le regarde avec atten-
 « drissement elle parle encore
 « Ciel ! l'ai-je bien entendu ? Je crois
 « qu'elle demande une nourrice pour
 « l'enfant Dieu m'inspire ! allons à
 « elle. »

Et la jeune Israélite sortit du milieu
 des papyrus , et elle s'approcha en trem-
 blant de la fille du Roi ; et , d'une voix
 timide : « Voulez-vous que j'aie , cher-
 « cher une nourrice à l'enfant ?
 « Je connais une femme des Hébreux...
 « (17) »

« — Allez , » répondit-elle avec bonté.
 (18) — Et bientôt Marie était revenue ,
 tenant sa mère par la main (19). « Femme ,
 « dit la princesse , je vous confie cet
 « enfant , que je viens de sauver des

« eaux. Allez, nourrissez-le ; je récompenserai vos soins (20). »

Et Jochabéd approcha son sein de l'enfant, qui sourit en la regardant Et, dans l'excès de sa joie, elle ne put dire que ces mots : « Je ferai ce que vous m'ordonnez. » — « Enfant, reprit la princesse, je veux t'adopter pour mon fils : sois appelé Moïse, car je t'ai sauvé des eaux. (21) »

Et la mère retourna vers sa demeure, emportant dans ses bras son fils bien-aimé (22) ; et elle le présenta à son mari : « Que maintenant les filles des Hébreux m'appellent heureuse ! Je puis sans crainte saluer mon époux, et lui dire : *« Je vous ai donné un fils ! »*

Et le pieux Amram, levant l'enfant vers le Ciel, s'écriait : « Dieu l'a sauvé des eaux ! il sauvera par lui son peuple ! » — Et Marie l'embrassait, en disant : « Souris maintenant, cher enfant ; souris, *« Moïse ; tu ne coûteras plus de pleurs à ta mère ! »*

— Et tous les trois , tombant à genoux , bénissaient d'une commune voix le Dieu de leurs pères , le Seigneur , qui n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui seul toute leur espérance.

NOTES.

(1) Stante procul sorore ejus, et considerante eventum rei.

(2) Præcepit Pharaó populo suo, dicens : Quidquid masculini sexûs natum fuerit, in flumen projicite.

(3) Videns eum elegantem.

(4) Abscondit tribus mensibus.

(5) Sumpsit fiscellam scirpeam.

(6) Cùmque jam celare non posset.

(7) Et linivit eam bitumine ac pie.

(8) Posuitque intûs infantulum.

(9) Et exposuit eum in carecto ripæ fluminis.

(10) Parvulum vagientem.

(11) Ecce autem descendebat filia Pharaonis, ut lavaretur in flumine : et puellæ ejus gradiebantur per crepidinem alvei.

(12) Quæ, cum vidisset fiscellam in papyrione.

(13) Misit unam de famulabus suis.

(14) Et allatam aperiens.

(15) Ait : De infantibus Hebræorum est hic.

(16) Miserta ejus.

(17) Cui soror pueri : Vis, inquit, ut vadam, et vocem tibi mulierem Hebræam, quæ nutrire possit infantulum.

(18) Respondit : Vade.

(19) Perrexit puella, et vocavit matrem suam.

(20) Ad quam locuti filia Pharaonis : Accipe, ait, puerum istum, et nutri mibi ; ego dabo tibi mercedem tuam.

(21) Quem illa adoptavit in locum filii, vocavitque nomen ejus *Moysem*, dicens : Quia de aqua tuli eum.

(22) Suscepit mulier.

MARGUERITE

DE BAVIÈRE.



MARGUERITE

DE BAVIÈRE.

C'ÉTAIT le 26 d'octobre 1268. Le soleil, pâle, sans rayons, versait à peine une lumière douteuse sur les champs de la Campanie. Le Vésuve vomissait des torrens de noire fumée. A l'horizon, un nuage sombre s'élevait du sein des mers.

de Naples. L'hirondelle rasait la terre avec des cris perçans. Des tourbillons de poussière, soulevés par les vents, s'entrechoquaient dans les airs. Le laboureur, laissant la tâche du jour incomplète, pressait la marche de ses bœufs vers le village; le berger chassait à grands pas ses troupeaux au bercail: tout ce qui a vie cherchait un abri contre la tempête.

— Quelles sont ces deux femmes qui, seules dans la plaine abandonnée, affrontent les vents et l'orage? — Montées sur des mules vigoureuses, elles se dirigent vers le midi; la rigueur du temps semble peu les toucher; une grande pensée absorbe en elles toute autre sensation. Celle qui s'avance la première est vêtue d'une robe grise; une bourse de cuir est suspendue à sa ceinture; un long voile descend sur sa poitrine et cache ses traits: sa taille est élancée, son attitude noble; mais sa tête, qui s'incline, accuse un corps épuisé par

la fatigue, une âme sillonnée par les revers. Sa compagne se tient derrière elle, dans la posture du respect. Long-temps elle l'a suivie en silence; enfin, élevant la voix : « Reine, dit-elle, prenez
« confiance. Je reconnais ces lieux : cette
« tour noire, devant nous, dans le lointain, c'est la vieille Capoue. Encore
« une journée de marche, et vos souffrances auront un terme. Mais, hélas !
« mon cœur se brise à cette pensée :
« en quel état va se présenter Marguerite de Bavière (1) dans la capitale où
« elle entra jadis en souveraine ? Juste ciel ! est-ce comme étrangère et suppliante, que Naples devait revoir la
« veuve et la mère de ses Rois ? »

« — Que me parles-tu de mes souffrances et de mes titres, de la pompe
« passée et de la misère présente ? reprend Marguerite avec douceur.....
« Parle-moi de mon fils. Tu le sais,
« ma bonne Léonore, entre toutes les
« femmes qui, fidèles à mon malheur,

« voulaient partir avec moi, c'est toi
« que j'ai préférée : tu as nourri mon
« Conradin de ton lait ; toi seule as acquis
« le droit de l'aimer comme ton enfant ;
« tu partages en quelque sorte avec moi
« les droits d'une mère : et l'amour
« d'une mère, et les angoisses de son
« cœur déchiré, ne les partagerais-tu
« pas aussi ? — Long-temps j'ai souffert
« et gémé avec vous ; mais, à mesure
« que nous approchons de Naples,
« l'espoir, la joie rentrent dans mon
« âme. Bannissez toute crainte, tendre
« mère ; demain, votre fils vous sera
« rendu. — Plût au Ciel ! — Vous allez
« le presser libre entre vos bras : jamais
« rançon plus riche que celle que vous
« portez a-t-elle été offerte à la rapacité
« d'un tyran ? N'avez-vous pas parcouru
« trois mois entiers toute la Germanie,
« pour la recueillir ? Tous les cœurs ne
« se sont-ils pas émus, toutes les bourses
« ouvertes à la voix d'une mère ? — Je
« le sais, l'or peut faire tomber les fers

« des bras d'un captif ; mais jamais a-t-il
« délié les bandelettes qui attachent les
« membres engourdis au cercueil ? —
« Quoi ! vous craindriez..... — Le mal-
« leur apprend à se défier ; je crains
« tout ! — L'usurpateur n'aurait osé.....
« — Il est familier avec le crime ; le
« crime ose tout ! — Son avarice est si
« grande ! — Son ambition est plus
« grande encore : hélas ! et nos ennemis
« n'ont-ils pas murmuré à son oreille
« cette parole sinistre : *La mort de Con-*
« *radin, c'est la vie de Charles ?* (2) »

II.

Cependant le ciel s'obscurcissait de plus en plus. La nuit, s'approchant toujours davantage, enveloppe enfin les deux voyageuses ; le vent leur coupe la respiration, une pluie froide perce leurs vêtements et glace leurs membres, la grêle déchire leur visage, leurs mules

épuisées refusent de les conduire plus loin. Une petite maison de laboureur, couverte de chaume, se présente à leurs regards sur la route; un vieillard aux longs cheveux blancs, aux épaules voûtées, le corps appuyé sur un bâton, est sur le seuil : « Qui que vous soyez, « entrez, dit-il, et reposez-vous sous « mon toit, jusqu'à ce que la tempête « soit passée. La Providence aurait pu « vous adresser mieux; mais si la maison « de Vincenzo est pauvre, du moins « elle ne s'est jamais fermée à ceux qui « souffrent. Francesca (crie-t-il en se « retournant), ma chère femme, bénissons le Ciel, qui nous envoie des « voyageuses faibles et fatiguées : prépare un bon feu pour les réchauffer, « pendant que je vais attacher leurs « mules à l'étable, à côté de nos bœufs. « Renzo se serait mieux acquitté que moi de ce soin, car l'âge et les blessures ont usé la force de mon bras; « mais notre fils est allé à Naples, et

« vous voyez que nous sommes seuls.
« — Et quelles nouvelles savez-vous de
« Naples, respectable vieillard ? de-
« mande, en tremblant, Marguerite. On
« dit que deux princes illustres y gé-
« missent dans les fers. Quel est leur
« sort ? parlez : Conradin vit-il encore ?
« — Vous vous adressez mal pour ap-
« prendre des nouvelles, répond sèche-
« ment le vieillard. Je vis tranquille sous
« mon humble toit, sans m'inquiéter du
« sort des grands de la terre : gagner
« à la sueur de mon front le pain noir
« qui m'est nécessaire pour soutenir ma
« misérable vie, voilà toute ma poli-
« tique. » Il dit, et sort de la salle,
en secouant la tête.

Mais la bonne vieille a rassemblé à la hâte quelques fagots épars, qui s'enflamment en pétillant, et elle a approché du foyer deux sièges de bois, et elle présente aux inconnues du linge pour essuyer l'eau qui découle de leurs vêtements ; puis, elle va rejoindre son mari :

« Vincenzo, dit-elle, ton silence a affligé
« nos hôtes. Pourquoi nous cacher
« d'elles? Je les ai regardées attentive-
« ment; j'ai surpris une larme dans
« leurs yeux, au moment où l'une d'elles
« prononçait le nom de Conradin. La
« prudence, je le sais, est souvent né-
« cessaire dans ce siècle de fer; mais
« ne la poussons pas trop loin: car le
« soupçon ronge l'âme, comme le ver
« ronge l'herbe de nos champs et le
« fruit de notre verger. »

Le vieillard n'a rien répondu; mais
il est bientôt rentré dans la salle; il a
jeté un regard scrutateur sur les deux
étrangères; et, d'un ton grave: « Quel
« intérêt si grand portez-vous donc au
« prince Conradin? — Et quel cœur
« assez barbare ne serait ému à la pensée
« d'une telle destinée? reprend vive-
« ment Marguerite. Tant de jeunesse et
« de beauté, de vaillance et de grandeur
« d'âme: et pour palais une étroite
« prison; et pour perspective l'écha-

« faud ! — Nous avons rencontré sa
« mère, poursuit la bonne Léonore :
« elle parcourait, sans escorte, sous les
« vêtemens d'une suppliante, la Bavière
« où elle est née, la Souabe où elle a
« régné, l'Autriche, patrimoine de l'ami
« de Conradin, du jeune Frédéric, le
« compagnon de ses fers, comme il le
« fut de ses dangers et de sa gloire :
« cette main, de laquelle s'épanchaient
« naguères les grâces, les aumônes, n'a
« pas dédaigné de se tendre pour re-
« cueillir, en faveur d'un fils captif, la
« pièce d'or du riche, le denier du
« pauvre. Maintenant, chargée d'une
« riche rançon, elle presse sa marche
« vers Naples : hélas ! qui sait si elle
« arrivera assez tôt pour l'arracher à
« la mort ? »

Une larme a roulé dans l'œil austère
du vieillard : « Il m'est impossible en
« ce moment de vous donner des nou-
« velles bien sûres ; mais, avant la fin
« du jour, votre curiosité pourra être

« satisfaite. Écoutez : j'avais résolu de
« me taire; mais je sens que vous-êtes
« Incapables de me trahir; et puis, tel
« est Vincenzo : sans air, son corps ne
« saurait respirer, ni son âme sans con-
« fiance. Vous voyez un serviteur dé-
« voué, un vieux soldat de la maison
« de Souabe. Cette blessure (et en re-
« levant son visage avec fierté, il décou-
« vrit une large et profonde cicatrice
« que le fer avait tracée sur sa joue
« droite), je l'ai reçue sous les dra-
« peaux du vaillant Conrad. Lorsque
« l'héritier de son nom et de ses droits,
« à peine sorti de l'enfance, se présenta
« pour reconquérir son royaume, dont
« la fraude l'avait dépouillé, il appela
« près de lui tout ce qui avait servi
« sous son père : hélas ! l'âge et les
« infirmités ne me permettaient plus de
« manier l'épée; mais j'avais un fils,
« il s'offrit pour tenir ma place. « Va,
« mon enfant, lui dis-je en l'embras-
« sant, reçois ma bénédiction. Sois

« fidèle à ton Dieu et à ton Prince ;
« combats pour lui avec courage, comme
« ton père l'a fait pour le sien. Que
« Dieu, la bonne Vierge et le grand
« saint Janvier te soient en aide, et que
« ta mère et moi nous puissions encore
« te voir et te bénir avant de mourir ! »
« Notre enfant s'est trouvé à la désas-
« treuse affaire du Lac Fucino ; il a com-
« battu, la journée entière, près des
« deux princes ; il les a vus faire des pro-
« diges de valeur, ranimer le courage
« défaillant de leurs troupes, les rallier
« dans la déroute, et n'abandonner le
« champ de bataille que les derniers :
« tous deux éclatans de jeunesse, de
« beauté, d'ardeur guerrière, tous deux
« émules de bravoure, inséparables dans
« le péril ; mais le panache de Conradin
« flottait le premier. Il les a suivis dans
« leur retraite, et ne les a quittés que
« quand la trahison les eût livrés à leur
« ennemi. Alors il ne restait plus rien
« à faire pour leur cause ; il s'est sou-

« venu de ses pauvres parents, et il est
« revenu pour soigner leur vieillesse,
« en attendant que le jour soit arrivé
« de leur donner la sépulture. Ce matin,
« il m'a dit : « Mon père, je ne puis
« supporter plus long-temps cette incer-
« titude. Il faut que j'aille à Naples ;
« je vous rapporterai des nouvelles de
« nos Princes. » L'orage l'aura surpris
« à son retour, et il aura sans doute
« trouvé sur la route, chez quelques
« braves gens, l'hospitalité que nous
« sommes heureux de vous offrir. »

III.

Un coup de marteau a secoué la porte
mal assurée de la chaumière; Marguerite
et sa compagne ont tressailli d'épouvante,
« Est-ce toi, Renzo ? » s'écrient en-
semble les vieillards, en se levant de
leurs sièges. « C'est moi; ouvrez à votre
« fils, » répond du dehors une voix

sourde. La bonne Francesca, arrivée la première, ouvre la porte : « Pauvre enfant, comme il est mouillé ! viens vite te sécher ! » Mais le jeune homme, sans répondre un mot, sans faire attention aux deux étrangères, s'est jeté sur le premier siège qui s'est trouvé devant lui : « Après ce que j'ai vu aujourd'hui, dit-il en cachant sa tête entre ses mains, c'est bien de moi qu'il faut m'occuper ! — Et qu'avez-vous donc vu ? » interrompt Marguerite avec un accent déchirant. — « J'ai vu, en entrant à Naples, une foule immense qui se portait vers la place du *Marché* ; j'ai suivi le torrent. Arrivé là, j'ai vu un haut et large échafaud dressé au centre de la place. J'ai vu deux hommes, qui en montaient les degrés, d'un pas ferme ; j'ai reconnu, j'en frémis d'horreur, notre jeune Roi et son fidèle ami. J'ai vu Conradin saisir son gant de la main droite, et le lancer au loin ; j'en

« promenant ses regards sur la foule,
 « comme s'il y cherchait un vengeur (3):
 « hélas! l'épouvante avait glacé tous les
 « cœurs. J'ai entendu sa voix: « *O ma*
 « *mère!* » s'est-il écrié (4); il semblait
 « qu'il voulût ajouter: « Quelle va être
 « ta douleur, quand tu apprendras que
 « j'ai péri si jeune, et d'une telle mort! »
 « Puis..... — Achevez, » dit en trem-
 blant la bonne Léonore. — « Je n'ai
 « plus rien vu; j'avais détourné la tête
 « avec horreur. Mais j'ai entendu, der-
 « rière-moi, murmurer à voix basse:
 « *C'est donc fini!* » Tout était fini en
 « effet! »
 «..... Quand Vincenzo et sa femme
 eurent séché les larmes qui coulaient en
 abondance le long de leurs joues, leurs
 premiers regards se portèrent sur les
 deux étrangères. L'une poussait des cris
 perçans, s'arrachait les cheveux, se meur-
 trissait la poitrine, sanglotait: « *O mon*
 « *Roi! ô mon cher Conradin!* »

L'autre..... elle n'avait pas proféré une parole, pas poussé un cri; elle gisait là, sur la froide pierre, plus froide elle-même, sans couleur, sans mouvement; elle paraissait morte. Et les deux vieillards, après l'avoir relevée, l'étendirent sur leur lit, et lui prodiguèrent à l'envi des soins respectueux. La Reine avait réussi à s'éclipser; mais la Mère s'était trahie.

IV.

Le jour s'est éteint, un nouveau jour a commencé de luire; la veuve de Conrad ne donne aucun signe de vie. Vincenzo et sa femme, leur fils et la fidèle Léonore sont autour d'elle, cherchant à rappeler dans ses membres la chaleur qui l'a abandonnée. Enfin, de sa bouche s'échappe un soupir étouffé; puis, quelques sons inarticulés; puis, elle entr'ouvre la paupière, et, promenant des yeux

égares sur les assistans : « Mon fils ? où
« est mon fils ? je veux le voir ! qu'en
« avez-vous fait ? rendez-moi mon fils ! »
En prononçant ces mots, elle s'était sou-
levée à demi ; elle retombe péniblement :
« Les barbares ! ils l'ont immolé ! Ma
« tâche est finie sur cette terre ; il ne me
« reste plus qu'à mourir aussi ! » Alors
elle aperçut la bourse de cuir, qu'elle
portait naguères à sa ceinture : « Vil mé-
« tal, dit-elle, je t'abhorre ! Qu'as-tu
« fait pour sauver mon fils ? As-tu seu-
« lement retardé sa mort d'un quart-
« d'heure ? Peux-tu me le rendre main-
« tenant ? Va, ne t'offre plus à ma vue ;
« rentre dans les entrailles de la terre,
« d'où tu n'aurais jamais dû sortir !
« Conradin n'est plus qu'une froide
« poussière : il était, lui, mon unique
« trésor ! »

Dans ce moment, son oeil s'ouvrant
tout-à-fait, elle découvrit, à travers l'é-
troite croisée, la voûte azurée du Ciel.
« Conradin, une froide poussière ! Qu'ai-

« je dit, malheureuse? O mon Dieu,
« pardonne ce blasphème au désespoir
« d'une mère! Non, tout en lui n'a pas
« péri! Ici, sous la terre, son enveloppe
« mortelle : là, au-dessus de la terre,
« le souffle de vie qui l'animait, et
« qui retourne au Ciel, d'où il est des-
« cendu. Peut-être, hélas! car notre
« nature est fragile, et l'Ange même
« n'est pas pur à vos yeux; peut-être
« sa marche est-elle encore appesantie :
« eh bien! vous-même nous l'enseignez,
« les prières des justes, le sang de la
« victime sans tache, peuvent lui a-
« planir les voies. » Elle se lève pré-
« cipitamment, et, d'un ton assuré : « Je
« vais à Naples, à l'heure même. Les
« corps de ces deux héros malheureux,
« je les réclame : et qui oserait me les
« refuser? Ils recevront de mes mains
« une modeste, mais honorable sépul-
« ture. Une courte inscription, gravée
« sur la pierre tumulaire, apprendra au
« monde que deux tiges illustres se sont

« éteintes, le même jour, sous la même
« bache. Je veux qu'à ce simple récit,
« sans commentaire, sans passion, la
« postérité la plus reculée frémitte de
« pitié pour les victimes, d'indignation
« contre le bourreau couronné. Mais
« une tâche plus importante réclame
« mes soins. Je veux fonder, près de
« leur tombe, un monastère où de pieux
« serviteurs de Dieu l'invoquent chaque
« jour, en offrant l'auguste sacrifice de
« la Rédemption pour Conradin et pour
« son ami; où chaque jour encore des
« aumônes soient distribuées aux mal-
« heureux, dont les prières monteront
« aussi au trône de l'Éternel. Qu'ainsi
« cet or serve du moins à la rançon
« de leurs âmes, puisqu'il est, hélas!
« impuissant pour celle de leurs jours! »

Un grand silence se fit. Marguerite se leva et se dirigea vers la porte. Elle était pâle et ses traits étaient empreints d'une profonde tristesse. Elle s'arrêta un instant sur le seuil, regardant une dernière fois la chambre où elle venait de vivre, puis elle sortit.

Et Marguerite de Bavière fit ainsi qu'elle l'avait résolu.

Aujourd'hui, le voyageur qui visite Naples, après avoir traversé tristement la place qui fut le théâtre de cette sanglante catastrophe, entre, avec un religieux recueillement, dans un vaste temple dont Marie est la patronne (5). Là, derrière l'autel, il s'agenouille sur un marbre, dont le temps a souillé la blancheur primitive; à la lueur pâle d'une torche, il lit avec peine ces mots, à demi effacés : ICI REPOSENT CONRADIN DE STAUFFEN, FILS DE CONRAD, ROI DE NAPLES, ET DE L'IMPÉRATRICE MARGUERITE, LE DERNIER DES DUCS DE LA MAISON IMPÉRIALE DE SOUABE; ET FRÉDÉRIC D'HABSBURG, LE DERNIER DES DUCS D'AUTRICHE (6).

Et, dans le cloître du monastère voi-

sin, il s'arrête avec attendrissement devant la statue d'une femme, qui tient une bourse dans sa main.

NOTES.

(1) Cette princesse est appelée *Elisabeth* par la plupart des historiens. J'ai cru devoir lui conserver le nom sous lequel elle est désignée dans l'inscription tumulaire de Conradin. (Voir, ci-après, la note 6.)

(2) *Vita Conradini, mors Caroli; mors Conradini, vita Caroli*. Ces paroles sont attribuées au pape Clément IV.

(3) Historique.

(4) Historique.

(5) L'église Sainte-Marie *del Carmine*.

(6) *Qui giaciono—Corradino di Stufen
— Figlio dell' Imperatrice Margarita —
E di Corrado Rè di Napoli — Ultimo de'
Duchi dell' Imperiale Casa di Suevia —
E Federico d'Asburgh — Ultimo de' Duchi
d'Austria.*

**LA CROIX DE
LA FILEUSE.**

LA FAMILLE
DE CHOUX DE

LA CROIX DE
LA FILEUSE.

VERS la fin du onzième siècle, Vienne avait vu, dans la basilique de Saint-Etienne, s'unir par des sermens solennels, deux jeunes époux : Adhémar, Edeline, étaient leurs noms. Tous deux étaient les uniques rejetons d'illustres

familles ; tous deux avaient perdu leurs parens dès leurs plus tendres années : ils se virent , et dès ce moment la ressemblance entre leurs destinées excita leur intérêt l'un pour l'autre ; bientôt une heureuse conformité dans les goûts et le caractère , rapprocha leurs cœurs. Long-temps ils s'aimèrent en silence ; ils s'aimèrent davantage, lorsqu'un aveu mutuel eut appris à chacun que son sentiment était partagé ; et, quand ils se furent jurés , devant l'image de Marie, une foi éternelle , cette épreuve , trop souvent funeste à l'amour , ne fit qu'accroître le leur encore.

La foule nombreuse que cette cérémonie avait attirée dans la vieille basilique , s'écriait d'une commune voix , que jamais couple plus beau n'avait été vu au pied des autels. Ceux qui les connaissaient davantage , disaient : « Il est vrai , leur beauté est grande ; mais bien plus grande est la bonté de leurs cœurs. »

Un an s'était écoulé depuis ce jour solennel ; ils vivaient heureux ensemble : heureux , si toutefois des époux peuvent l'être parfaitement à eux seuls , et ils n'étaient que deux encore !

Tout-à-coup , de la bouche éloquente d'un hermite , est parti un cri de guerre , qui se répète , de l'Orient à l'Occident , par toute l'Europe : « Aux armes , Chrétiens ! « arrachez le sépulcre de Jésus aux infidèles ! » Et toute la Chrétienté s'ébranle , et accourt se ranger sous l'étendard de la Croix.

La religion , l'honneur appelaient Adhémar dans les rangs des Chevaliers : pouvait-il hésiter à s'y rendre ? La pauvre Edeline souffrit cruellement de sa résolution : il était à la fois le seul appui de sa faiblesse , l'unique lien qui l'attachait à la vie. Elle se représenta vivement les ennuis de l'isolement , les tourmens de l'inquiétude ; mais elle se garda bien de le retenir : son noble cœur n'eût pu s'attacher à un être avili ; l'estime

était pour elle une base nécessaire à l'amour.

Les Croisés sont partis ; bien des larmes ont coulé , bien des larmes se sont taries. Leurs compagnes cherchent à noyer le chagrin dans la dissipation et les plaisirs : seule , Edeline fuit le monde , et , dans une profonde retraite , partage son temps entre la prière et le travail. Elle ne rougit point de la quenouille et du fuseau : aujourd'hui ces instrumens sont abandonnés à des mains mercenaires ; mais les dames de la plus haute condition les ont maniés ; et l'Esprit-Saint ne loue-t-il pas la *femme forte* de son adresse à filer le lin de ses champs et la laine de ses brebis ?

Un bruit se répand que la ville sainte est arrachée aux Musulmans , que le tombeau de Jésus-Christ est reconquis. Les femmes des Croisés se livrent aux accès d'une joie bruyante : modeste et timide , Edeline renferme la sienne dans le secret de son cœur ; était-ce défaut ,

n'était-ce pas plutôt excès de tendresse ? La joie ressemble au parfum volatil qui se conserve pur sous le cristal , et s'évapore dans l'air libre.

Déjà plusieurs Chevaliers , après avoir gagné sur le champ de bataille leurs éperons d'or , ont quitté la Terre-Sainte , et sont dans les bras de leurs épouses. Adhémar n'est pas encore de retour ; mais il ne peut tarder ; sans doute il est en route , peut-être est-il bien près de Vienne : Edeline vole à sa rencontre ; et , en cheminant , que fait-elle ? Ce qu'elle faisait dans sa chambre solitaire : elle s'ile , elle prie. Ses doigts sont tout à l'ouvrage qu'elle a entrepris ; son âme tout à Dieu et à son époux.

Les journées , les semaines , les mois se succèdent ; le preux Chevalier ne revient point. Chaque matin , la pieuse Edeline reprend la route accoutumée ; chaque soir elle rentre seule comme elle était partie : son cœur est triste , mais elle espère en celui qui a dit : *Demandez*

et vous recevrez ; frappez , et il vous sera ouvert ; et , tandis que ses mains travaillent , elle persévère à prier de la bouche et du cœur.

Cependant les méchans (il s'en trouvait alors comme aujourd'hui , les méchans sont de tous les âges) , commencèrent à tourner en dérision sa simplicité : « Pourquoi user vos plus belles années dans la solitude et le chagrin ? lui dirent-ils. Que ne venez-vous partager nos plaisirs ? Si votre époux vivait encore , il serait près de vous : emporté par sa bravoure , il aura péri dans quelque mêlée , loin des yeux de ses frères d'armes. Votre veuvage ne peut être éternel : il est temps de songer à allumer les flammes d'un autre hymen. — Mon époux n'a point péri , répondait-elle ; Marie , dont il porte l'image sur le cœur , l'aura protégé ; elle le ramènera un jour dans mes bras. Mais s'il était vrai qu'il eût succombé , eh

« bien ! je veux être fidèle à sa mè-
« moire , comme je l'ai été à sa per-
« sonne : il a eu mon premier amour
« et mes premiers sermens ; qu'il ait
« aussi les derniers. »

D'autres , plus pervers encore , es-
sayèrent de porter un autre assaut bien
rude à son cœur : « Si votre époux est
« en vie , il vous aura sûrement ou-
« bliée. Quelque rare beauté , dans la
« terre d'Orient , l'aura touché ; cela
« seul peut expliquer une aussi longue
« absence. Oubliez - le à votre tour ;
« parmi tant de Chevaliers , qui s'esti-
« meraient heureux de recevoir votre
« foi , choisissez celui qui vous vengera
« de l'abandon du perfide. » La pauvre
Edelinde ne s'était point attendue à ce
dernier coup ; elle pâlit , elle frémit ,
mais elle rappela ses forces et son cou-
rage , et , d'un ton sévère : « Gardez-
« vous , dit-elle , d'accuser mon époux !
« Son âme est plus pure que la lumière
« du jour qui nous éclaire. L'enfant

« qui dort sur les bras de sa mère, ne
« s'y repose pas avec plus de confiance
« qu'Edeline ne se repose sur le noble
« cœur d'Adhémar. » Et elle ajouta en
elle-même : « Si pourtant il était vrai
« qu'il eût oublié son Edeline.... ! Est-
« ce une raison pour que je lui fusse
« infidèle à mon tour ? Non, malheur
« à la femme, même délaissée, qui
« trahit son devoir ! Elle sort d'une
« position où elle inspirait la compas-
« sion, pour entrer dans celle où elle
« n'a plus à recueillir que le mépris. »

Ainsi Edeline continuait chaque jour
son pieux pèlerinage. Elle questionnait
avidement tout ce qu'elle rencontrait sur
la route ; nul ne pouvait lui rien ap-
prendre sur le sort d'Adhémar. « Hélas !
« se disait-elle, peut-être est-il languis-
« sant dans les fers des Sarrazins, nourri
« d'un pain noir, abreuvé d'une eau
« fangeuse, le corps usé par les chai-
« nes du captif, ou déchiré par le fouet
« de l'esclave..... Eh bien ! cette laine

« quis'étend sous mes doigts , ne pourra-t-elle servir à sa rançon ? » Et , à cette pensée , elle redoublait d'ardeur pour le travail , et le fuseau tournait plus rapidement entre ses mains.

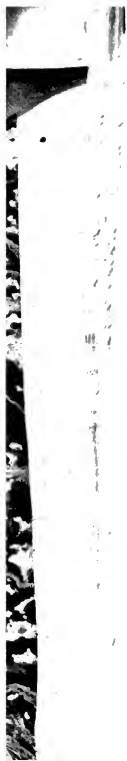
Or , il arriva qu'après bien des années , un guerrier , déguisé sous le sayon du berger , se présenta à sa vue sur la route : leurs yeux se rencontrèrent , ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. C'était lui ! Long-temps captif en effet , il venait de briser ses fers , il arrivait , brûlant d'impatience et d'amour. Oh ! qui dira l'excès de leur joie mutuelle ? Quelle langue saura reproduire une faible image , un reflet du ravissement où ils furent plongés ? Si quelqu'un a connu une fois dans sa vie le supplice de l'absence , les délices du retour , celui-là comprendra tout ce qu'ils durent sentir !

Edelinde se hâta de vendre le produit de son travail , et elle en déposa le prix entre les mains de son époux : « Cet

« or est ton bien légitime, dit-elle, puis-
 « qu'il devait payer ta rançon. » Et,
 d'un commun accord, ils en firent deux
 parts égales : l'une fut par eux distribuée
 aux indigens ; avec l'autre, ils élevèrent, à
 l'endroit même où ils s'étaient rejoints, un
 petit monument de structure gothique ;
 c'est celui qu'on voit aujourd'hui encore,
 sur la colline qui domine Vienne, à côté
 de la route de Carinthie : pour consacrer
 le souvenir touchant de son origine,
 on l'appelle LA CROIX DE LA FILEUSE (1).

(1) Die Spinnerinn am Kreuz. Littérale-
 ment : la fileuse à la croix.

L'HERMITAGE
NOTRE-DAME.



THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF MODERN ART
1000 MUSEUM AVENUE
NEW YORK, N. Y. 10028

L'HERMITAGE NOTRE-DAME.

LETTRE PREMIÈRE.

JE viens de me promener à l'hermitage *Notre-Dame*. L'on appelle ainsi une petite chapelle, de style gothique, bâtie

* Cette Nouvelle est extraite d'un ouvrage inédit, intitulé : *Albert, ou le Duel*.

sur un tertre inculte, dans l'épaisseur d'une forêt de sapins. A quelque distance, l'on remarque des vestiges de fossés, et des débris de pans de murailles, couverts de mousse et de ronces sauvages. Là, rapporte une ancienne chronique, s'élevait autrefois le superbe château du Sire de***. L'enthousiasme religieux et guerrier l'entraîna sous les drapeaux de Philippe-Auguste, pour combattre les infidèles. En s'arrachant des bras de sa jeune épouse, il la mit, ainsi que l'enfant qu'elle portait dans son sein, sous la protection de Marie : « Reine du ciel, s'écria-t-il, faites que
« je les retrouve un jour sains et saufs,
« et je vous promets d'ériger ici, en
« votre honneur, un temple magnifi-
« que, pieux monument de ma recon-
« naissance. » Après une longue ab-
sence, après mille dangers dont il sortit
par la protection de la Mère de Dieu,
il revint enfin la France : hélas ! les
brigands avaient dévasté son domaine.

et réduit en cendres le château de ses pères. Mais il retrouva sa femme et le fils qu'elle lui avait donné ; et les serra l'un et l'autre sur son cœur ; et, en les embrassant, il goûta un plaisir si pur, que tous les maux de la fortune furent oubliés. Sa première pensée fut pour accomplir son vœu : mais comment faire, dans le dénuement où il se trouvait réduit ? Il se souvint d'avoir lu dans les Livres saints, que Dieu préfère un cœur pur aux plus riches offrandes ; et il bâtit, de ses propres mains, cette modeste chapelle. Au lieu de l'or qui devait y reluire de toutes parts, les murs furent couverts par lui de peintures incorrectes et d'inscriptions naïves. Une petite statue, non de marbre ou d'airain, mais de bois coloré, représentant la Vierge et l'Enfant Jésus dans ses bras, fut exposée à la vénération des fidèles. Depuis ce temps, les âmes pieuses y viennent de loin en pèlerinage pour demander la conservation des personnes

qui leur sont chères. J'aperçus une jeune femme agenouillée devant l'image de la *bonne Vierge*. Ses vêtements déchirés trahissaient une extrême indigence. Ses traits étaient réguliers, mais altérés par le chagrin. Je marchais à côté d'elle, sans qu'elle fit attention à moi, tant était profond son recueillement! — Mon ami, j'ai vu de grandes, de riches basiliques, j'ai assisté à de pompeuses cérémonies, et jamais rien ne m'a tant touché que la piété de cette pauvre femme affligée aux pieds de la *Mère de douleurs*.

LETTRE SECONDE.

Je suis retourné ce matin encore à l'hermitage *Notre-Dame*, mais par un autre chemin que celui qui m'y avait conduit la première fois. Près d'arriver au sommet de la montagne, je me suis détourné de quelques pas, pour mieux jouir d'un point de vue admirable. Un horizon immense de forêts s'étendait devant mes yeux. Dix à douze mamelons, de hauteurs inégales, les uns arrondis et boisés jusqu'à leur sommet, les autres élancés en forme de flèches, et terminés par des roches nues et rougeâtres, semblaient dominer cet océan de verdure. Partout régnait le silence le plus imposant. D'un côté, dans l'en-

foncement de la gorge, la pointe élan-
cée du clocher de *** ; de l'autre, sur
le revers de la montagne, le toit de
chaume d'une misérable cabane : tels
étaient les seuls objets qui marquassent
les pas de l'homme dans cette vaste
solitude. Assis sur le gazon, au pied
d'un énorme sapin, je contemplais,
dans une sorte de ravissement, ce ma-
gnifique spectacle. « Si jamais je suis
« riche, me disais-je, je voudrais habiter
« un pays semblable. » Puis, entraîné
par mon imagination, je continuais à
bâtir mon *château en Espagne* :

« Tout, dans mon ameublement et dans
« mon ménage, serait pour la commodité ;
« peu pour l'ornement et l'élégance ; rien
« pour le luxe ou l'ostentation. Ma table,
« *propre et non magnifique*, serait cou-
« verte, suivant les saisons, de mets du
« pays, qu'un art frivole n'aurait pas
« déguisés : mes pommes de terre me
« tiendraient lieu de truffes ; et, content

« du parfum de mes fraises , je n'en-
« viera pas à l'Amérique le renom de
« ses ananas. Ma tribu domestique , assez
« nombreuse pour me servir , trop peu
« pour m'embarrasser , me serait atta-
« chée par de bons gages , mais plus
« encore par ma douceur , et par de soins
« que je prendrais de pourvoir à tous
« ses besoins : je voudrais qu'ils se re-
« gardassent comme faisant une portion
« essentielle de la famille ; j'aimerais à
« leur entendre dire , *notre maison , nos*
« *effets , nos provisions*. Ma bibliothè-
« que serait plus riche en bons ouvrages ,
« qu'en éditions rares ou en reliures cu-
« rieuses : point de ces livres de grand
« prix , dont il n'est pas permis d'ouvrir
« les feuillets , et sur lesquels n'a jamais
« osé se promener la main téméraire
« d'un ami. Plus empressé de jouir de ma
« fortune , que de l'accroître sans cesse ,
« après avoir pourvu aux besoins du
« ménage , je ferais du reste de mon
« revenu trois parts ; l'une pour mes

« voyages ; la seconde pour acheter des
« livres : la plus forte serait consacrée au
« soulagement des malheureux. Content
« de mon sort, je regarderais d'un œil de
« compassion les avides calculs de l'a-
« varice, les soins pressés de l'ambi-
« tion, et toute la scène mouvante de ce
« monde. Je ne voudrais point toutefois
« ressembler à cet hermite que la fable
« représente *las des soins d'ici-bas* :
« non-seulement ma *porte ne se ferme-*
« *rait* jamais à ceux qui auraient besoin
« de moi ; mais je serais toujours prêt
« à quitter ma chère solitude, toutes
« les fois qu'il s'agirait de quelque
« service à rendre, ou de quelque
« grâce à solliciter pour autrui ; ce ne
« serait pas alors un plaisir de sacrifié,
« ce serait un plaisir échangé contre un
« plus grand. — Que me resterait-il à
« désirer encore ? — Un bien qui seul
« donne du prix à tous les autres biens...
« une compagne fidèle, douce, et dont
« les goûts simples et modestes fussent en

« harmonie avec les miens. Alors, je vi-
« vrais heureux..... heureux surtout s'il
« m'était donné de voir un joyeux essaim
« d'enfans chéris folâtrer autour de
« notre table ! Je croirais remplir les
« devoirs d'un bon père, en m'attachant
« beaucoup moins à grossir leur héri-
« tage, qu'à leur orner l'esprit de talens
« et le cœur de vertus. Je voudrais
« être moi-même leur précepteur, le
« guide de leurs travaux, le compagnon
« de leurs promenades et de leurs jeux.
« Je leur raconterais souvent les maux
« de ma vie passée, pour les instruire
« à compatir à ceux d'autrui. Je les
« conduirais quelquefois sous le chaume
« de l'indigence : je leur apprendrais
« à donner de bon cœur, à accompa-
« gner l'aumône de ce visage gracieux
« et de ces douces paroles que les Livres
« saints disent préférables à l'or le plus
« pur. »

Dans ce moment, un bruit asscz léger

m'arracha subitement à ma rêverie. Une femme gravissait lentement le sentier, tenant un petit enfant à la mamelle. Le mouvement précipité que je fis en me levant, l'effraya : je m'approchai d'elle pour la rassurer ; et la reconnaissant : « Vous allez sans doute à la « *chapelle* ; car je crois vous y avoir « rencontrée il y a quelque temps. » Elle poussa un profond soupir : « J'al-
« lais alors, dit-elle, tous les jours
« demander à la bonne Vierge la gué-
« rison de mon pauvre mari.... Aujour-
« d'hui je viens la prier pour le repos
« de son âme. » Elle m'apprit ensuite que la longue maladie de son mari les avait forcés de recourir à des emprunts usuraires, et qu'elle était hors d'état de les rembourser. « Tenez, cette petite
« maison que vous voyez là-bas, la va-
« che qui nous nourrissait, et le verger
« qui fournissait à sa pâture, dans
« huit jours tout doit être saisi, et Dieu
« sait alors ce que je deviendrai ! » Elle

ajouta : « Je vais recommander ce pauvre
 « v're petit à l'Enfant Jésus : hélas !
 « il ne lui reste aucun appui sur cette
 « terre ! » Je m'informai à combien
 montait sa dette, en comprenant les
 intérêts : « Deux cents francs, me dit-
 « elle. J'ai bien quelques bonnes amies
 « dans le village, qui viendraient volon-
 « tiers à mon secours : mais, en réunis-
 « sant leurs faibles moyens, à peine
 « pourraient-elles atteindre le quart d'une
 « telle somme. » — « Courage, pauvre
 « femme, repris-je ; allez prier la bonne
 « Vierge, et attendez-moi à la chapelle :
 « qui sait si Dieu ne daignera pas peut-être
 « se servir de moi pour vous soulager ? »
 — Une heure après, je me retrouvais à
 côté d'elle : « Voici, lui dis-je, de quoi
 « payer vos créanciers, et pourvoir à vos
 « besoins les plus pressans. » Elle se
 jetait à mes pieds ; je la retins : « Rele-
 « vez-vous, bonne femme ; ou plutôt,
 « tombons ensemble à genoux, pour
 « remercier l'Enfant Jésus et sa sainte

« Mère. » Nous récitâmes ensemble une prière courte, mais fervente : « Priez pour moi, » lui dis-je en me relevant, et lui serrant la main ; et je me suis éloigné précipitamment. Et en retournant, je me disais : « Je vois maintenant qu'il n'est pas nécessaire, pour le bonheur, d'être riche : on l'est toujours assez, je le sens, quand on sait faire un bon usage du peu que l'on possède. »

LE
VIEUX CURÉ.



LE
VIEUX CURÉ.

(*Extrait d'un ancien manuscrit.*)

..... J'ARRIVAI, sur le soir, à N...., où
je devais passer la nuit. L'église du
village avait frappé mes regards. Elle
était bâtie sur une petite éminence, et
entourée d'une double ligne de vieux
saules : du milieu de leurs têtes cou-

ronnées, s'élançait dans l'air la flèche aiguë qui surmontait la tour. Et, dans ce moment même, la cloche argentine appelait le peuple fidèle à la prière. J'appris qu'on allait chanter les complies. J'ai toujours une certaine prédilection pour cet office. Toutes les prières dont il se compose respirent la confiance, l'abandon en la Providence, et ont une vertu merveilleuse pour élever l'âme vers son Créateur. Je m'acheminai vers l'église, où j'eus assez de peine à pénétrer, tant la foule se pressait à l'entrée. Là, j'eus occasion de remarquer sur tous les visages l'expression d'une tristesse profonde, dont je ne pouvais pour le moment pénétrer la cause : seulement j'entendis plusieurs de ces braves gens parler, les larmes aux yeux, de leur bon curé, de leur bon père ; ces deux mots se confondaient dans leurs bouches. L'église était sombre, de construction gothique. Le vent du Nord soufflait lugubrement sous les arceaux

des voûtes, et agitait les vitres avec fracas, en poussant coïtre elles les branches qu'il arrachait aux arbres du cimetière. Ce double déclin du jour et de l'année, image et signe expressif de la fragilité de notre vie, parlait fortement à mon imagination. Oh, qu'ils étaient touchans, en ce moment, les élans de l'âme fidèle, *exilée dans la vallée de larmes*, et appelant, par ses gémissemens et ses soupirs (1), ce jour, *étincelant de lumière, qui ne connaîtra pas de couchant* (2)! Comme elle me paraissait belle, l'humble prière de l'homme juste, *remettant avec confiance son âme entre les mains du Dieu* (3) qui *laisse partir en paix ses serviteurs* (4)! Avec quelle ferveur je répétais cette pieuse exhortation de David : *O vous tous qui servez le Seigneur, voici, voici le moment de le bénir* (5)!

Après l'*Antienne de la Vierge*, que toute l'assemblée chanta à genoux, dans un profond recueillement, je vis le Curé

se diriger lentement vers la chaire. Ses traits étaient réguliers, et fortement prononcés. Il avait le nez aquilin, le front haut et serein. Le sommet de sa tête était dépouillé ; mais, à l'entour, pendaient, avec grâce, de longs cheveux, éclatans de blancheur. Son regard était doux et vif à la fois ; sa démarche, appesantie, mais assurée. Tandis qu'il préludait à la prédication par la prière, il arriva qu'un dernier rayon du soleil, perçant tout-à-coup le nuage qui l'avait voilé durant la journée entière, vint se réfléchir sur sa face vénérable, et le couvrir comme d'une auréole de gloire : signe, et, en quelque sorte, avant-gout de cette lumière céleste qui se penche vers l'âme juste, au moment où elle brise ses chaînes pour s'élancer vers sa patrie. Bientôt il se leva, et, d'une voix faible, mais claire, et même assez sonore, il commença ainsi :

« Mes frères, voici la dernière fois que je monte dans cette chaire, d'où je vous ai fait entendre si souvent la parole de vie. « Qu'est-ce que l'homme ? » (se demandait autrefois David.) A peine quelques-uns d'entre les plus robustes peuvent-ils atteindre quatre-vingts ans ; et au-delà, ce n'est plus que peine et douleur. » Je suis arrivé, et je le sens trop bien, à cet âge de douleur : mes forces épuisées ne peuvent plus soutenir le poids du saint ministère ; et il me semble que Dieu m'avertit qu'il est temps de mettre ordre à ma conscience, et de me préparer dans la retraite à franchir le terrible passage de la vie à l'éternité. Je crois entendre une voix redoutable me crier : « Rends compte de la gestion qui t'a été confiée. » Me voilà prêt, ô mon Dieu ! Ce compte, qu'exige de moi votre justice sévère, je vais vous le rendre en présence de ce troupeau, dont le témoignage s'élèvera pour me confon-

dre , si je cherchais à en imposer à *votre* souveraine Majesté.

« Du moment que je suis arrivé au milieu de vous , mes chers enfans , (*oui* , souffrez que je vous appelle de ce nom ; vous êtes tous mes enfans en Jésus-Christ , et aucun autre terme ne saurait rendre toute l'étendue de l'affection que je vous porte) : de ce moment , je *me* suis promis de vous consacrer ma *vie* entière. Je me mettais souvent sous *les* yeux les différens passages de l'Écriture , dans lesquels la bonté divine a voulu se représenter sous les traits , tantôt d'une nourrice , qui porte sur son sein l'enfant de ses affections ; tantôt du *pas-*teur , qui réchauffe dans ses bras *les* brebis malades ; tantôt de l'aigle , *vol-*geant autour de ses petits , lorsqu'ils s'essaient , pour la première fois , à *sortir* du nid maternel ; tantôt de cet oiseau domestique , qui , à l'approche du *dan-*ger , rassemble sa jeune famille sous *sés* ailes , et lui fait un abri de son corps. Et

moi, mes enfans, j'ai souffert pour vous les douleurs de l'enfantement. Et moi, je vous ai prodigué mes soins, comme une tendre mère les prodigue à ses nourrissons. Et moi, j'ai offert aux petits le lait, aliment de l'enfance; j'ai rompu aux forts le pain de vie. Je vous ai sacrifié mon repos, ma liberté; je me suis dévoué à vous tous, au pauvre comme au riche, à l'ignorant comme au savant; je me suis fait petit avec les petits; faible avec les faibles, infirme avec les infirmes, tout à tous en un mot, afin de vous sauver tous. Dites-moi, mes enfans, ma tendre sollicitude pour vous s'est-elle ralentie un seul jour? Avez-vous éprouvé quelque peine, quelque faiblesse, quelque agitation, sans que je l'aie ressentie avec vous, et plus que vous-mêmes?

« Est-il besoin d'ajouter qu'aucune vue intéressée de ma part n'altérerait la pureté de mon zèle? Non, mes enfans; j'ose le dire, vous ne le croyez

pas ! Non, vous n'avez jamais supposé que j'aie l'âme assez basse , assez corrompue , pour chercher mes intérêts particuliers aux dépens de ceux de Jésus-Christ , et pour faire , des choses saintes , l'objet d'un vil et impur trafic ! Vous savez comme j'ai vécu au milieu de vous durant ces cinquante années. Vous savez si j'ai exigé , si j'ai désiré , si même j'ai accepté de vous , de l'or ou des présents. Vous savez si jamais j'ai cherché ou ambitionné d'autre salaire de mes peines que votre salut. Vous êtes témoins du peu de soins et de souci que je prenais des affaires temporelles. Vous m'avez vu faire abnégation de moi-même , éviter avec une attention scrupuleuse d'être à charge à aucun de vous , sacrifier mes propres intérêts aux vôtres , me dépouiller moi-même pour enrichir Jésus-Christ dans la personne des pauvres , et pour lui gagner les cœurs. Vous ne me démentirez pas quand je vous dirai que j'aurais donné , et que je donnerais pour vous ,

et volontiers, et avec joie, non-seulement toute ma fortune, mais ma vie même.

« Quelle est donc la récompense que j'ai cherchée, en vous prêchant gratuitement l'Evangile? — La gloire et l'estime des hommes? — Ah! si une vaine gloire eût été le but de mes efforts, aurais-je, (souffrez que je vous le demande) aurais-je consumé ma vie entière dans les fonctions laborieuses de l'humble ministère que j'ai rempli près de vous? Non, Dieu le sait, Dieu qui lit dans le fond de mon âme; il sait que si j'ai cherché à plaire à tous mes paroissiens, c'était pour les attirer à son service et les sauver, et non point dans l'attente de la gloire humaine! — La seule récompense que j'ai ambitionnée, c'a été de planter, d'enraciner ce saint Evangile dans vos cœurs; et, je puis le dire avec une surabondance de joie, vous m'avez donné cette douce consolation. Ah! mes enfans, vous faites

toute ma joie , toute mon espérance ,
vous êtes ma gloire et ma couronne !
Soyez-en béni à jamais , ô mon Dieu :
la parole , que vous m'avez chargée
d'annoncer , a fructifié chez ce peuple
fidèle , et il est devenu , par sa foi , sa
piété et sa charité , le modèle de toute la
contrée. Voilà , mes enfans , ce qui vous
rendait si chers à mon cœur ; voilà ce qui
donnait des forces à mon zèle , et l'en-
flammait jusque dans les glaces de l'âge ;
et aujourd'hui qu'à peine un degré me
sépare de la mort ; aujourd'hui que la
décrépitude et une excessive faiblesse
m'avertissent que cette année , ce mois ,
cette nuit peut-être , Dieu va me redem-
ander la vie qu'il m'avait prêtée ; au-
jourd'hui que je touche au moment de
passer de ce monde périssable au royaume
de notre Père céleste , et que je me sens
pressé du désir de me dégager de mes
liens corporels , pour me réunir à Jésus-
Christ ; aujourd'hui même il me semble
que mon amour pour vous s'accroît

encore , et atteint son dernier terme et comme sa consommation. Mes enfans, mes chers enfans, mon cœur ne peut contenir ses sentimens pour vous ; et tandis que ma bouche s'ouvre pour vous dire un dernier adieu, je sens mes entrailles s'élargir, et se dilater en quelque sorte, pour vous contenir, et vous embrasser tous. Jevais vous quitter pour toujours, et mon cœur en saigne ; nous ne devons plus nous revoir sur cette terre : mais je ne cesserai d'être, par la pensée, au milieu de vous. Une mère oublie-t-elle l'enfant qu'elle a porté dans ses flancs, qu'elle a enfanté avec douleur, qu'elle a nourri de son lait ?..... Eh bien ! quand une mère en serait capable, jamais, moi, non jamais je ne pourrai vous oublier.

« Et vous, mes enfans, ne voulez-vous pas, de votre côté, vous souvenir de ce pauvre vieux Curé, qui vous a si long-temps prêché la parole divine, et qui vous aimait tant ? Souvenez-vous

de la tendre affection qu'il vous portait, et soyez, entre vous, animés des mêmes sentimens dont vous le voyiez pénétré à votre égard. Si jamais j'ai mérité quelque récompense de mes travaux, quelque consolation pour les peines et les traverses que j'ai essuyées, quelque retour de votre part pour ma tendresse paternelle; rendez, ah! rendez ma joie parfaite, en éloignant de vous l'esprit de discorde et d'envie, et restant unis par une communauté d'opinions, de sentimens et d'affections! Mes petits enfans, ma voix affaiblie par l'âge et les infirmités, se refuse à vous faire de longs discours: mais je puis du moins, à l'exemple du disciple bien-aimé, vous répéter souvent, et avec force, cette courte, mais touchante exhortation: « Aimez-vous les uns les autres! » Oui, aimez-vous les uns les autres, puisque c'est-là la marque certaine à laquelle notre divin Maître a voulu que l'on reconnût ses vrais disciples. Aimez-vous,

non d'un amour extérieur , qui se montre par de belles paroles , et réside en quelque sorte sur les lèvres , mais de l'amour vrai et sincère , qui se prouve par les œuvres ; de cette charité toute céleste , qui , suivant la doctrine du grand Apôtre , est le complément et la perfection de la loi. Aimez-vous , gardez la paix avec tout le monde ; ou , si cela n'est pas toujours possible , faites du moins , de votre côté , tout ce qui dépendra de vous pour l'obtenir. Entr'aidez-vous à porter vos fardeaux , ils en deviendront plus légers. Souffrez mutuellement vos faiblesses et vos imperfections : hélas ! qui de nous n'a pas besoin , pour lui-même , de ce charitable support ? Remettez-vous les sujets de plainte que vous pouvez avoir les uns contre les autres , à l'exemple de celui qui vous a tant remis. Je vous le dis encore une fois : aimez-vous , et vivez en paix , afin que le Dieu de paix et d'amour habite au milieu de vous. Qu'on

reconnaisse à votre conduite que vous êtes les adorateurs d'un même Dieu , les enfans d'un même père , les héritiers des mêmes promesses , les membres d'un même corps : et que ceux qui vous verront puissent, comme autrefois David, s'écrier : « Qu'il est bon , qu'il est doux « pour des frères , de vivre dans l'union ! »

« Et maintenant que me reste-t-il à faire , mes enfans , que de vous recommander à ce Dieu de bonté , qui a promis d'étendre , de race en race , sa miséricorde et ses grâces sur ceux qui le craignent ? Et où pourriez-vous être plus en sûreté ? Ecoutez-moi , jeunes gens : comme vous , j'ai été jeune ; avant vous , j'ai vieilli ; j'ai acquis l'expérience que vous acquerrerez un jour : eh bien ! dans le cours de ma longue carrière , je n'ai jamais vu le juste délaissé , ou ses enfans manquant de pain. Et vous , pauvres , écoutez-moi aussi ; ou , plutôt , écoutez ce Saint qui , au lit de la mort , disait

à son fils : « Ne crains rien : notre vie
« est misérable en apparence ; mais nous
« serons toujours assez riches , tant que
« nous posséderons la crainte du Sei-
« gneur. » Faites mieux encore ; écoutez
cet Homme-Dieu , qui a voulu naître
pauvre , et recevoir l'adoration de pau-
vres bergers : « Heureux , nous dit-il ,
« les pauvres en esprit , parce que le
« Ciel sera leur partage ! Heureux les
« affligés , parce qu'ils seront conso-
« lés ! » Et encore : « Venez à moi ,
« vous tous qui êtes chargés , et près
« de succomber sous le poids de la
« fatigue ; et je vous soulagerai ! » Allez
donc à lui avec une humble confiance.
Allez-y tous ; il est à la portée de tous
ceux qui l'invoquent. Allez vous jeter
entre ses bras paternels , et il vous nour-
rira ; lui qui entend la voix des petits
des oiseaux affamés , et qui leur envoie
leur pâture. Demandez , et vous rece-
vrez ; cherchez , et vous le trouverez ;
frappez , et lui-même il vous ouvrira.

Heureux l'homme qui a mis en lui seul toute son espérance ! il ne sera point confondu. Heureux qui s'attache fortement à ses préceptes ! il ne se verra jamais délaissé. Heureux, heureux surtout ceux qui l'aiment de tout leur cœur, parce que tout tournera à leur bien , soit pour ce monde , soit pour l'autre ! Si donc il vous arrive d'être éprouvés par quelque souffrance ou quelque affliction , fidèles serviteurs de Dieu , ne vous laissez point abattre ; mais , plutôt , songez que les maux de cette vie périssable sont passagers comme elle ; et , levant les yeux vers la cité céleste et éternelle que Dieu lui-même vous a préparée , considérez le poids immense de gloire promis à ceux qui les auront supportés avec patience. Dites à Dieu , comme David , dans l'effusion de votre cœur : « Je remets mon âme , ma conduite , toute ma destinée entre vos mains. » Et si les impies vous demandent : « Où est-il donc votre Dieu ? Et qu'a-t-il fait pour vous ? » répondez

avec l'Apôtre : « Nous savons à qui nous
« nous sommes confiés ; et nous sommes
« assurés qu'il nous rendra fidèlement
« notre dépôt , au grand jour de la
« justice. »

« Oui, mon Dieu ! je sais à qui je
me suis confié : et voilà le fondement
ferme, inébranlable de l'espérance qui
repose et vit au fond de mon cœur.
Je sais que vous êtes tout-puissant, et
toujours fidèle dans vos promesses. Lors-
que j'ai renoncé pour vous à mon pays ;
à ma famille, et à l'héritage de mes
pères ; vous m'avez promis de me payer
avec usure ces sacrifices ; vous avez
voulu devenir vous-même mon héri-
tage. Docile à votre grâce, qui m'appel-
lait à me consacrer à votre ministère,
j'ai été sourd à la voix de la chair et
du sang, aux accens enchanteurs du
monde, au cri même de la nature, qui
me retenait près de parens chéris. Chargé
de prêcher votre parole sainte, je ne
l'ai point retenue captive, et comme

enchaînée ; je n'ai point rougi de l'annoncer hautement , au milieu de cette grande paroisse ; je l'ai enseignée à tous , et en public , et en particulier , sans leur cacher aucune des vérités utiles à leur salut. — Et maintenant , s'il vous plaisait d'interroger votre serviteur , et de lui dire : « Qu'as-tu fait de tes frères ? » j'oserais , moi qui ne suis que poussière et que cendre , j'oserais vous répondre , avec une respectueuse hardiesse : « Seigneur , j'ai veillé avec soin « sur tous ceux que vous avez commis « à ma garde ; et je vous atteste que « je n'en ai pas laissé périr un seul « par ma négligence. » Cette vigne , que vous m'aviez donnée à cultiver , je l'ai plantée , je l'ai arrosée , vous l'avez fait croître entre mes faibles mains. Père saint , j'ai rempli sur la terre la tâche que vous m'aviez confiée. J'ai combattu pour la vérité , j'ai gardé précieusement le dépôt de la foi ; ma course est achevée , ô mon Dieu ! mais suis-je en droit

d'ajouter, avec votre Apôtre : « Il me
« reste à attendre la couronne de gloire,
« qui m'est réservée » ? Entendrai-je
cette heureuse parole : « Courage, bon
« et fidèle serviteur, il est temps de
« vous reposer de vos travaux ; entrez
« dans la joie de votre Seigneur » ? Ou
serais-je, hélas ! destiné à grossir le
nombre de ces malheureux Ministres,
qui, après avoir prêché aux autres avec
succès l'Evangile du salut, ont été ré-
prouvés eux-mêmes ? Détournez, grand
Dieu ! détournez de dessus la tête de
votre serviteur un si affreux présage !
Pardonnez les fautes de ces petits et les
miennes ! Pardonnez au troupeau, en
faveur des prières et des larmes du Pas-
teur : pardonnez au Pasteur, en considé-
ration de ses veilles et de ses sollicitudes
pour le troupeau ! Mais plutôt, mon
Dieu ! ne regardez point notre propre
indignité, mais votre clémence infinie,
et le sang de votre divin fils, répandu
pour nous tous. Sauvez-nous, ô Dieu

des miséricordes ! afin que réunis , tous ensemble , dans les célestes pâturages , sous la houlette de celui qui a voulu s'appeler lui-même le bon Pasteur , nous chantions vos louanges durant toute l'éternité ! »

Le vieux Curé descendit de chaire. A peine avait-il pu achever cette allocution familière , d'une voix de plus en plus étouffée par les larmes. De toutes les parties de l'édifice , l'émotion générale répondait à la sienne : l'on eût dit une famille éplorée entourant un père chéri qu'elle va perdre. Les sanglots redoublèrent , lorsque nous le vîmes , revenu à l'entrée du chœur , se dépouiller de Pétole dont il était revêtu , et en couvrir de ses mains les épaules de son successeur , qui , tombant à genoux , s'écria : « Mon père , daignez me bénir ,

« et bénissez aussi tout ce peuple fidèle ! »
Nous nous prosternâmes tous, la face
contre terre, pendant que le saint vieillard,
étendant ses mains vénérables, prononçait
les paroles sacrées. Il me sembla dans
ce moment, que la bénédiction divine,
 invoquée par ses lèvres, descendait du
Ciel, et venait se reposer sur nos têtes.

Cependant les ombres de la nuit com-
mençaient à s'épaissir : à la lueur pâle et
douteuse de la lune, j'ai regagné mon
gîte en silence, et en recueillant le sou-
venir de tout ce que je venais de voir
et d'entendre. Je ne pouvais me lasser
d'admirer cette image touchante et stu-
blime d'un demi-siècle de vertus et de
sacrifices. Je contemplais avec une sorte
de ravissement ce vieillard, arrivé aux
dernières limites de l'existence terrestre,
et qui, toujours étranger aux orages du
cœur, comme à ceux de la politique,
n'a connu d'autre passion que celle de
faire du bien à ses frères, d'autre dé-
lasement que la variété de ses bonnes

œuvres. Sa longue vie, cachée et comme ensevelie dans les montagnes, au milieu de simples villageois, brillait à mes yeux d'un éclat plus pur que toute la pompe des grands de la terre. Que je me trouvais petit à côté de lui ! Comme je rougissais de moi-même et de ma faiblesse ! Si je suis jamais tenté de succomber sous le poids du chagrin ou de l'inquiétude, je veux me représenter le bon Curé de N...., m'encourageant d'un regard, tendant la main pour me soutenir, marchant devant moi pour me frayer la route ; et je le suivrai d'un pas ferme ; et son exemple, plus puissant que tous les raisonnemens, rendra le calme à ce cœur bouleversé par la tempête.

NOTES.

(1) Ad te clamamus, exsules..... Ad te suspiramus, gementes et flentes, in hac lacrymarum valle. (*Office des Complies.*)

(2) O quandò lucescet tuus, Qui nescit occasum, dies! (*Ibid.*)

(3) In manus tuas, Domine, Commendo spiritum meum. (*Ibid.*)

(4) Nunc dimittis servum tuum, Domine, in pace. (*Ibid.*)

(5) Ecce nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini. (*Ibid.*)



LE TASSE

A SORRENTE.

LE TASSE

A SORRENTO

LE TASSE

A SORRENTE.

CHAPITRE I.

LE PÈLERIN.

« Hospitalitatem nolite oblivisci. »

(S^t. PAUL.)

« Here to the houseless child of want

« My door is open still. »

(GOLDSMITH: *Le Ministre de Wakefield.*)

LES premiers rayons du jour éclairaient à peine le golfe de Naples et les montagnes qui l'environnent. L'air était pur, l'atmosphère transparente, l'horizon

zon sercin. Pas le plus léger souffle de vent ne soulevait la surface de la mer, unie comme une glace. C'était l'heure où tout ce qui respire, près de commencer une nouvelle journée, achève de se reposer dans le sommeil des fatigues de la veille. On n'entendait encore ni le gazouillement des oiseaux, ni le mugissement des bœufs se rendant aux pâturages, ni le bruit sourd qui sort de la terre quand le soc du laboureur la déchire, ni le mouvement cadencé de la rame du batelier.

Dans ce silence profond de toute la nature, un homme seul, un pèlerin, veillait, et marchait, à grands pas, le long de la côte orientale. Arrivé sur la hauteur d'où l'on commence à découvrir Sorrente, il s'arrêta quelques instans, et il frémit à la fois de frayeur et de joie; puis il continua sa route. Quand il fut près de la ville, au lieu d'y entrer, il prit, sur la droite, un sentier tracé sur le bord de la mer; il le suivit, jus-

qu'à ce qu'il fut en face d'une petite maison ; là, il s'assit sur la grève, le visage tourné vers cet objet, auquel ses yeux semblaient attachés par un charme irrésistible. Pas une parole ne sortait de ses lèvres, pas un gémissement n'échappait de sa poitrine : et pourtant, qui l'eût vu dans ce moment, eût aisément jugé qu'il pensait beaucoup et qu'il souffrait beaucoup. Ses traits nobles, fortement prononcés, étaient ceux d'un jeune homme ; mais le chagrin avait tracé sur ses joues de profonds sillons, qui trahissaient une existence usée avant l'âge. Sur son front haut et découvert se gravaient à la fois les soucis que cause l'infortune, et le ressentiment qu'elle traîne à sa suite, quand elle est produite par l'injustice des hommes. Son regard avait un singulier mélange de douceur et de vivacité, de bonhomie et d'inquiétude : vous y auriez lu tour-à-tour la candeur de l'enfant, l'exaltation de l'insensé, et l'inspiration du poète.

Déjà le soleil commençait à dorer la cime du Vésuve et le clocher des Carmaldules de San-Salvador, quand un des volets de la petite maison s'ouvrit, et une femme parut à la croisée. Elle tourna la tête du côté où était assis le pèlerin, et le regarda avec attention. Il l'aperçut à son tour, et il tressaillit; il fit un mouvement pour se soulever, et il retomba sur la grève. La croisée s'était refermée; un instant après, la même femme se trouvait à côté de lui. « Mon « frère, dit-elle, (à ce mot il tressaillit « de nouveau), vous me paraissez faible « et fatigué. Entrez sous mon toit, et « acceptez-y l'hospitalité d'aussi bon « cœur que je vous l'offre. Le Ciel m'a « donné quelque bien; et à quelle fin, « si ce n'est pour que j'en fasse part aux « malheureux? Jamais être affligé ou « souffrant n'a passé devant la maison « de Cornélie sans s'y arrêter, ou n'en « est sorti sans éprouver quelque soulagement. Venez, et ne l'affligez point » « par un refus. »

Au nom de Cornélie, une larme a mouillé la paupière de l'inconnu, qui détourne la tête, dans la crainte de se trahir. Et, sans répondre une parole, il suit, d'un pas mal assuré, la bien-faisante Sorrentine, qui l'introduit dans sa maison hospitalière.

Au nom de Dieu, une fois à
 moult de fois, de l'innocent, de
 d'homme à son, de la sainte de se
 trahit, de la sainte de la sainte,
 de la sainte de la sainte, de la sainte
 de la sainte de la sainte, de la sainte
 de la sainte de la sainte, de la sainte

CHAPITRE II.

LA RECONNAISSANCE.

« A brother's sufferings claim a brother's pity. »
(ADDISON : *La Mort de Caton.*)

« E chi sarai tu dunque
« Se Oreste non sei tu? »
(ALFIERI : *Oreste.*)

LE premier soin de Cornélie fut de faire apporter de l'eau tiède, de laver les pieds du voyageur, et de les essuyer de ses mains. C'était alors regardé comme un devoir essentiel de l'hospitalité. Dans ce siècle de foi et de charité, les Chré-

tiens se faisaient une loi de pratiquer exactement la leçon qu'avait donnée leur divin fondateur à ses premiers disciples :
« Je n'ai pas dédaigné de vous laver
« les pieds, moi, votre Maître et votre
« Seigneur. Et vous, à mon exemple,
« rendez aussi le même office à vos
« frères. »

On eût dit que le sort s'était plu à rapprocher dans ce lieu les deux êtres les plus opposés. Tout, chez l'un, était contraste; et, chez l'autre, harmonie. La vie du premier était flétrie; celle de la seconde s'épanouissait. Celui-là portait en lui le caractère sublime, mais âpre, inégal, saccadé du génie : celle-ci respirait dans sa personne cette vertu douce et modeste, qui n'est pas le fruit d'un effort pénible sur soi-même, mais qui, innée dans l'âme, fortifiée par l'habitude, est devenue comme une seconde nature. Elle n'était pas précisément belle, si par beauté on entend ces qualités extérieures qui éblouissent et captivent

les sens : aucun de ses traits , pris à part , ne vous frappait au premier aspect ; mais , dans leur ensemble , il y avait cet accord heureux , qui excite vivement la sympathie. C'était plus que la beauté , plus que la grâce elle-même ; c'était en quelque sorte le miroir d'une ame angélique , et telle était celle de Cornélie.

Elle rompit le silence la première :
« Mon cher hôte , dit-elle , vos forces
« sont sans doute épuisées par la faim.
« Permettez que je vous quitte un moment , pour vous apprêter quelques
« alimens. » — Il s'inclina en signe de reconnaissance : « Que le Ciel vous re-
« compense de vos soins ! Mais , dans
« ce moment , je ne saurais supporter
« la moindre nourriture. »

— « Du moins , poursuivit-elle , vous
« avez besoin de repos après un long
« voyage. Veuillez passer dans la cham-
« bre voisine ; là un lit vous est préparé. »
Il répondit : « C'est vrai , voici bien
« des nuits que le sommeil a fui de mes

« paupières ; et cependant , je sens qu'il
« m'est impossible de goûter du repos. »

Elle le regarda avec attendrissement :
« Pauvre jeune homme , vous souffrez.
« Si je savais la nature de votre mal ,
« Je pourrais y appliquer le remède. Je
« connais la vertu des plantes de ces
« montagnes , et je les ai quelquefois
« employées avec succès. » — Il s'in-
clina encore : « A Dieu ne plaise que
« j'use avec vous de mystère , après tout
« ce que vous daignez faire pour moi.
« Mais , je vous le jure , je ne suis point
« malade. La souffrance est là , » ajouta-
t-il à demi-voix , et en posant la main
sur son cœur.

Elle versa une larme : « Hélas ! si
« vous saviez à quel point vous m'in-
« téressez ! Vous me rappelez mon frère :
« il est à-peu-près de votre âge , et ,
« comme vous , il est malheureux. »

Le cœur du pèlerin battait avec vio-
lence : « Vous l'aimez donc ce frère ? »
dit-il d'une voix étouffée. — « Ciel ,

« si je l'aime ! s'écria Cornélie. Voici
« bientôt quinze ans qu'il m'a quittée,
« et pas un jour ne s'est écoulé sans
« que je pense à lui, sans que je prie
« le Ciel de le conserver, et de m'ac-
« corder la grâce de le revoir. L'in-
« grat, je te crains, m'aura oubliée :
« ébloui par la faveur des grands, par
« le prestige de la cour, il ne se sou-
« vient plus d'une sœur obscure ; du
« moins, il a cessé depuis longtemps
« de lui écrire. Mais j'ai vu quelquefois
« des voyageurs qui m'ont donné de
« ses nouvelles : hélas ! les dernières
« qu'on m'en a rapportées sont bien
« tristes. On dit que poursuivi par la
« haine, noirci par la calomnie, il est
« devenu odieux au prince qui le pro-
« tégait ; on ajoute même qu'accablé
« sous le poids du malheur, sa raison
« s'est égarée. » A ce mot, le jeune
homme fit un mouvement involontaire
d'indignation, qu'il réprima soudain, et
qui ne fut point remarqué. Cornélie

continua : « Si vous avez été à Ferrare ,
« peut-être l'aurez-vous rencontré ; ou ,
« du moins, vous aurez entendu parler
« de Torquato Tasso : car ce nom n'est
« pas sans gloire. »

Le pèlerin ne répondit rien ; il n'avait pas entendu ces dernières paroles : son attention était tout entière absorbée par un portrait, suspendu à la muraille, qu'il venait d'apercevoir, et dont ses yeux ne pouvaient se détacher. Elle se hâta de lui dire : « Ce que vous re-
« gardez n'a rien qui doive vous in-
« téresser; c'est l'ouvrage médiocre d'un
« peintre inconnu : mais il est pour moi
« d'un prix inestimable ; il reproduit
« l'image fidèle de mes parens chéris,
« que Dieu a retirés de ce monde ,
« l'illustre Bernardo Tasso, et la belle
« Porcia de Rossi. » A ces mots, elle le vit, comme poussé par un instinct irrésistible, s'élancer de son siège, se précipiter à genoux devant le portrait, joindre les mains et fondre en larmes.

« O mon Dieu ! si c'était lui ! » s'écria-
« t-elle. — « C'est lui ! c'est Torquato
« Tasso ! c'est ton frère ! » et il s'était
jeté dans ses bras , et il la pressait avec
force sur son cœur.

Ils furent longtemps sans pouvoir
proférer une parole ; mais , à défaut de
la langue , leurs yeux se parlaient et
s'entendaient tout-à-tour. Enfin , de la
bouche du frère , s'échappèrent ces mots ,
entrecoupés de sanglots : « O jour
« heureux ! Ma sœur , je te revois ! Ma
« sœur , tu m'aimes ! Tu m'aimes , je
« n'en puis douter ! Tu m'aimes : douce
« parole ! répète-la moi encore : après
« tant de souffrances , j'ai besoin de
« l'entendre ! Je croyais être seul sur
« la terre ; le monde n'était pour moi
« qu'un vaste désert ; mon cœur était
« vide , desséché , mort. Mais non , je
« suis aimé ! tous mes maux ont disparu ;
« je sens que je renais à la vie. »

Son front s'était éclairci par degrés ;
tout-à-coup un souci vint le sillonner ,

comme un éclair traverse la nue : « Ma
« sœur, et toi aussi tu l'as cru ! Les
« misérables ! Après avoir mis en œuvre
« tous les traitemens qui étaient propres
« à me ravir la raison, ils se sont plu à
« publier que je l'avais perdue en effet.
« Ma sœur, regarde-moi bien : dis, mes
« traits, mon langage, sont-ils ceux d'un
« insensé ? Il est bien vrai : poursuivi
« par la haine des uns, par l'ingra-
« titude des autres, trahi par l'amour,
« par l'amitié, et, pour comble de
« maux, privé de ma liberté, j'ai pu
« avoir quelques instans de délire : cela
« est-il donc si étonnant ? Sais-tu, ma
« sœur, ce qu'ils disaient, mes bour-
« reaux ? C'était peu de m'assassiner ;
« ils insultaient, par une raillerie atroce,
« à leur victime. A les écouter, ils
« prenaient à mon sort un tendre in-
« térêt. L'excès du travail usait mon
« cerveau ; le repos m'était absolument
« indispensable ; ils ne me demandaient
« qu'une chose, presque rien, c'était

« de ne plus écrire ; à ce prix , ils vou-
« laient bien me permettre de manger ,
« boire , dormir , respirer , de végéter ,
« en un mot : la belle grâce en vérité !
« Les barbares ! hé ! demande-t-on au
« rossignol de cesser de chanter ? Depuis
« quand a-t-on exigé de l'aigle qu'il se
« trainât terre à terre , comme le reptile ?
« Pauvre roi détroné , vous lui arra-
« chez ses ailes , et puis vous lui dites :
« Vivez ! Hé ! la vie pour l'aigle , ce
« sont les hautes régions de l'air , ce
« sont les ailes à l'aide desquelles il
« s'y élance. Les vers , l'ame qui les
« inspire , la plume à l'aide de laquelle
« le doigt les écrit ; voilà la vie du
« poète ! »

Quand un arc a été trop fortement bandé , il se brisera , si une main amie ne détend la corde qui le force à se courber. L'ame de cet infortuné , secouée tour-à-tour par les émotions les plus violentes et les plus opposées , était devenue incapable de supporter l'excès de

la joie comme celui de la douleur ; il était près de succomber : la Providence , qui veillait sur lui , le prit en compassion ; elle appesantit ses paupières , et bientôt un sommeil bienfaisant s'insinuant dans ses membres , suspendit l'agitation qui le dévorait.

CHAPITRE III.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est
chère! »

(VOLTAIRE : *Tancrède*.)

« Maria optimam partem elegit, quæ non
« auferetur ab eâ. »

(St. Luc.)

QUAND les yeux du Tasse se rouvrirent, le jour était sur son déclin. Il s'approcha de la croisée, de celle-là même où, le matin, sa sœur lui avait apparu : « O ma chère Cornélie, dit-il, avec quel ravissement je les revois, ces lieux

« de mon enfance ! En face de nous ,
« un peu à gauche de Naples , ton œil
« distingue-t-il un enfoncement , entre
« deux rochers ? C'est l'entrée de la
« grotte de Pausilippe : un peu au-dessus
« est la tombe de Virgile. Là , mon père
« me conduisit , comme j'entraîs dans
« ma douzième année ; là , mon imagi-
« nation , vierge encore , s'enflamma au
« souvenir du Cygne de Mantoue ; là ,
« pour la première fois , les idées de
« génie , de gloire , de postérité , com-
« mencèrent à fermenter dans ce cœur
« qu'elles devaient plus tard embrâser ;
« là , j'osai concevoir l'audacieux projet
« de devenir à mon tour le Virgile d'un
« autre Énée , et , sinon d'atteindre la
« gloire immortelle de ce grand nom ,
« du moins de m'en approcher. Je ne
« me dissimulais pas les chagrins , les
« souffrances qui avaient troublé le cours
« de sa vie : mais , qu'importe ? me
« disais-je. La vie de l'homme est courte ,
« la postérité est longue. Quinze siècles

« de gloire, est-ce un prix intligne d'être
« acheté par quelques années d'épreu-
« ves? — Plus loin, sur la gauche, tu
« vois ce promontoire avancé. Là, guidé
« encore par mon père, je m'assis avec
« lui, et je lus les vers touchans que
« Virgile a consacrés à la mort de Mi-
« sène, dont ce lieu garde encore le
« nom. Je donnai des larmes à son
« sort, et je me dis : « Tel est donc
« le privilège de la poésie ! Un soldat
« obscur périt, dans une traversée, vic-
« time d'un accident ordinaire ; l'oubli
« a bientôt effacé jusqu'à sa trace de
« la mémoire des hommes. Mais voici
« venir, dans la suite des âges, un poète
« qui s'empare de lui ; et le nom de ce
« soldat vivra toujours, protégé par ses
« vers ! Et cependant, combien de grands
« capitaines attendent encore un chantre
« qui célèbre leurs exploits ! N'est-il pas
« honteux que l'Italie chrétienne ne fasse
« rien pour honorer tant de héros, dont
« les généreux efforts ont arraché aux

« infidèles le tombeau de Jésus-Christ? »
« Et soudain, transporté par le souvenir
« de cette conquête glorieuse, les gran-
« des images de Godefroy, de Tan-
« crède, de Renaud ont enflammé mon
« imagination ; et dès-lors j'ai conçu
« le premier plan de ce poème, auquel
« je devais consacrer ma vie entière,
« et dont j'ose me promettre quelque
« gloire. »

Le soleil venait de se coucher derrière le mont Epomée. Le Tasse prit sa sœur par la main, et la conduisit dans un jardin attenant à la maison ; il chercha des yeux un oranger, au pied duquel était un petit bane de pierre ; là, il s'assit avec elle, et, la regardant avec tendresse : « Ma sœur, ce lieu
« ne dit-il rien à ton cœur ? C'est ici
« que, dans ma première enfance, en-
« fant toi-même, tu m'as si souvent
« placé sur tes genoux. C'est ici que
« tu m'as appris à joindre les mains et
« à regarder le Ciel ; ici que ta voix

« faible et timide m'a enseigné à bé-
« gayer ma première prière. Plus tard,
« tu aimais encore à m'amener ici pour
« me raconter des histoires de la Bible :
« tu me disais Joseph vendu par ses
« frères, et les nourrissant dans leur
« faim ; Moïse sauvé du Nil par la fille
« du roi d'Egypte ; Tobie conduit dans
« son voyage par un Ange, et rendant
« la vue à son vieux père. Mais surtout
« tu me parlais de Jésus : tu me le
« montrais naissant pauvre, dans une
« étable, et recevant les hommages de
« pauvres bergers ; puis, enfant soumis
« à ses parens, et croissant tous les
« jours en sagesse ; enfin, dans un âge
« plus avancé, aimant les enfans, leur
« permettant de s'approcher familière-
« ment de lui, se plaisant à les en-
« tendre et à les entretenir lui-même.
« Tu m'instruisais encore à invoquer
« le Saint que dans le baptême j'ai reçu
« pour protecteur, l'Ange à qui la garde
« de mon âme a été confiée, Marie, la

« Mère de miséricorde, la Consolatrice
« des affligés, la Patronne du genre hu-
« main. Que dirai-je, enfin? Tu ne
« recommandais de ne pas faire comme
« le *mauvais riche*, qui laissait Lazare
« mourir de faim à sa porte. Quelque-
« fois, quand nos parens m'avaient
« donné une pièce de monnaie pour
« mes plaisirs, j'allais guidé par toi,
« la déposer dans les mains de quelque
« indigent du voisinage; et, en reve-
« nant à la maison, je bondissais de
« joie. Mais, dans la dissipation du
« monde, dans l'agitation des passions,
« j'ai sans doute souvent offensé le Ciel;
« mais ces premières leçons, que j'ai
« reçues de ta tendresse, n'ont pas été
« perdues pour moi; et, au milieu de
« mes égaremens, elles ont conservé
« dans mon cœur la crainte de Dieu
« et l'amour de la vertu.

Ici il se leva, et, comme transporté
par un élan d'enthousiasme: « O mon
« Dieu! s'écria-t-il, l'univers entier cé-

« lèbre tes louanges. Les astres du fir-
« mament, par leur nombre et leur
« immensité qui écrasent notre imagi-
« nation, par la régularité parfaite de
« leur course, sont autant de témoins
« muets qui racontent ta grandeur et
« ta gloire. La mer reconnaît les bornes
« que ton doigt lui a tracées, et, dans
« sa plus grande fureur, elle n'ose pas
« les franchir. L'oiseau par ses chants,
« l'agneau par ses bélemens plaintifs,
« comme les petits du lion par leurs
« rugissemens, t'invoquent et te de-
« mandent leur pâture. La terre, où tu
« nous a placés, est comme un vaste
« théâtre où tout parle de tes bienfaits.
« Et, dans ce concert universel de tous
« les êtres, l'homme, pour les besoins
« de qui tu as fait toutes ces choses,
« l'homme, ce roi de la création, l'hom-
« me, à qui seul entre tant d'animaux
« tu as donné une ame capable de te
« connaître et de t'aimer; l'homme est
« le seul qui te refuse son hommage!

« Seul il a osé dire dans son cœur :
« Il n'y a point de Dieu ! Et, parmi
« ceux mêmes qui te connaissent et qui
« eroient te servir, combien l'outragent
« tous les jours ! Combien, de la même
« bouche avec laquelle ils louent et bé-
« nissent ton nom, déchirent leurs
« frères, comme eux créés à ton image,
« comme eux rachetés du sang de Jésus-
« Christ, comme eux appelés à recueillir
« ton héritage ; leurs frères, tes enfans,
« à notre Père commun à tous, qui es
« dans les cieux ! Tu as voulu nous
« apprendre par-là à faire du bien aux
« autres hommes, sans en espérer de
« retour, et à ne chercher d'appui que
« toi seul ; car les hommes sont faux,
« menteurs ; la récompense qu'on attend
« d'eux est vaine, et nous trompe pres-
« que toujours. Au contraire, celle que
« tu nous promets est solidement assa-
« rée ; jamais tu n'as délaissé ceux qui
« t'invoquent avec confiance et amour. »
« Il s'assit de nouveau, et, prenant en-

core une fois la main de sa sœur, il la serra tendrement entre les siennes :
« Cornélie, dit-il, tu n'as jamais connu
« ces orages du cœur, qui, depuis tant
« d'années, troublent l'existence de ton
« malheureux frère, et ne lui laissent
« ni paix ni repos. Dans une vie qui
« paraîtrait monotone, insipide au com-
« mun des hommes, tu goûtes, tu pos-
« sèdes le vrai bonheur. De grâce, en-
« seigne-moi par quel secret tu as su
« le fixer près de toi. »

Cornélie lui répondit : « Tu n'ignores
« pas le coup qui m'a frappée après trois
« années d'une union fortunée. Atteint
« d'un mal subit, qui le conduisit au
« tombeau en peu de jours, mon mari,
« que j'aimais tendrement, me laissa
« veuve, jeune encore, et sans enfants.
« D'abord, je me sentis accablée de
« cette perte; mais, dans mon afflic-
« tion, j'eus recours à la prière; et,
« comme il arrive toujours à ceux qui
« mettent toute leur confiance dans le-

« Ciel, je ne tardai pas à éprouver de
« la consolation. Je me représentai que
« Dieu ne m'avait pas placée sur cette
« terre pour que je m'abandonnasse
« aux impulsions d'une douleur im-
« modérée; qu'en me confiant le dépôt
« de la vie, il m'avait assigné une tâche
« à remplir : et cette tâche, je cherchai
« à en mesurer toute l'étendue. « Il ne
« te reste plus, pensai-je en moi-même,
« de mari, ni de parens; mais Dieu
« n'est-il pas toujours là pour te pro-
« téger, lui qui est le père de l'orphe-
« lin et de la veuve? — Tu n'as point
« d'enfans, me dis-je encore : eh bien !
« sans sortir de cette ville, que d'in-
« digens, que d'affligés, que de mal-
« heureux de toute espèce, auxquels
« tu peux servir de mère ! Et, si tu le
« peux, tu le dois. » Dès ce jour, la
« règle de ma vie se trouva toute tracée.
« Ma fortune n'était pas considérable;
« et pourtant j'en possédais assez pour
« tenir un certain rang dans le monde,

« et m'accorder quelques plaisirs : en
« me les interdisant, tout ce que je re-
« tirais à cette source de dépense était
« autant d'ajouté au patrimoine des
« pauvres. De plus, je l'augmentais
« chaque jour par le travail des mains,
« que je m'étais imposé; j'y trouvais
« un double avantage : c'était pour moi
« comme une sauve-garde contre l'en-
« nui et contre la tristesse, sa com-
« pagne inévitable; c'était aussi un moyen
« de pouvoir faire un peu plus de bien.
« Quelques personnes charitables ont
« bien voulu déposer entre mes mains
« leurs épargnes, et m'en confier l'ad-
« ministration : grâce à ces secours, je
« suis en état de pouvoir porter chaque
« jour des vivres à une vingtaine de
« malheureux, que la vieillesse ou de
« graves infirmités ont mis dans l'im-
« puissance de travailler. Une petite
« somme est tenue en réserve pour les
« besoins des voyageurs qui, comme il
« est arrivé ce matin (dans ce moment

« elle le regarda et sourit), se présentent
« devant ma porte. Si j'apprends que
« quelque indigent est tombé malade,
« je cours le visiter; je lui porte des
« remèdes tirés de la petite pharmacie
« que je me suis composée avec des vé-
« gétaux de la contrée : quelquefois Dieu
« a daigné se servir de mon ministère
« pour leur rendre la santé. Cependant,
« il est d'autres misères humaines sur
« lesquelles l'or ne peut rien, et je n'ai
« garde de les négliger; car les Livres
« saints m'ont appris qu'une parole
« consolatrice est souvent plus secou-
« rable que l'aumône même. Dans leurs
« différens, ces bonnes gens m'appellent
« volontiers auprès d'eux comme ar-
« bitre; et déjà il m'est arrivé de pré-
« venir plus d'un procès ruineux, de
« ramener la paix dans plus d'une fa-
« mille divisée. Le soir, j'aime à réunir
« autour de moi un certain nombre
« d'enfans du voisinage, pour leur don-
« ner quelques leçons familières de piété

« et de vertu, comme tu m'as rappelé
« que j'en usais autrefois avec toi : c'est
« là un de mes délassemens les plus
« doux. Tel est le cercle d'occupations
« chéries dans lequel roulent mes jour-
« nées, mes mois, mes années : voilà,
« mon frère, toute la vie de Cornélie.
« Je ne le dissimulerai pas, toutefois,
« un chagrin pesait sur mon cœur, et
« c'est toi, cher Torquato, qui en étais
« l'objet. Mais enfin tu m'es rendu ;
« nous ne nous quitterons plus, n'est-ce
« pas ? Je te verrai heureux près de
« moi, et alors mon bonheur sera sans
« mélange. »

Le Tasse resta quelques momens
plongé dans la méditation ; il poussa un
soupir, et dit : « Je sens bien, mainte-
« nant, la justesse des conseils que me
« donnait autrefois ma mère, quand,
« affligée de me voir consumer en de
« vagues rêveries l'activité dont le Ciel
« m'avait doué, elle cherchait à la ra-
« mener et la fixer vers un but plus

« solide. « L'homme, me disait-elle, est
« moins fait pour méditer que pour
« agir. Une seule bonne œuvre a cent
« fois plus de prix aux yeux de Dieu,
« que les ouvrages les plus éloquens,
« que les plus sublimes pensées. Le bon-
« heur fuit souvent le génie, mais il
« s'attache toujours à la vertu. » Toi,
« ma sœur, tu as mis fidèlement ces
« leçons en pratique. Le temps que je
« perdais à rêver le bien, tu l'employais
« à le faire. Mes paroles, mes écrits ont
« souvent célébré la vertu; ta conduite
« était la vertu même. Semblable à cette
« sainte femme de l'Evangile, pour qui
« Jésus avait une affection toute parti-
« culière, tu as choisi la meilleure part :
« elle ne te sera point ravie. »

CHAPITRE IV.

LA VIE DOMESTIQUE.

« Combien j'ai douce souvenance

« Du joli lieu de ma naissance ! »

(CHATEAUBRIANT.)

« Frater, qui adjuvatur à fratre, quasi

« civitas firma. »

(PROVERBES DE SALOMON.)

LES dernières paroles de son frère avaient fait concevoir à Cornélie l'espoir de le fixer auprès d'elle. Elle passa le reste de la nuit à combiner le plan le plus propre à l'exécution de son dessein. Elle comprit que, pour cette ame ar-

dente, l'enthousiasme était l'élément de la vie. Les efforts imprudens qui avaient été tentés pour l'étouffer en lui, n'avaient fait que l'exciter davantage; et, par une réaction funeste, ils avaient aigri son caractère, naturellement bon et confiant. Il fallait, à cet enthousiasme qui usait les ressorts de son existence, en substituer un, d'une autre nature, qui l'alimentât sans l'épuiser. Elle pensa qu'elle y réussirait aisément, si elle parvenait à lui faire partager l'attrait qui la portait vers les pauvres et les malheureux. Elle n'eut pas besoin de le stimuler : de son propre mouvement, il lui témoigna le désir de s'associer à toutes ses bonnes œuvres; il voulut l'accompagner dans ses courses charitables, et être aussi, à son exemple, l'œil de l'aveugle, le bâton de l'infirme, la seconde providence de l'affamé. Déjà, dans Sorrente, la reconnaissance et la vénération publique ne séparaient plus les deux noms de Cornélie et de Tor-

quato. Une ère nouvelle s'ouvrait devant lui ; il semblait que son âme s'élançât vers la conquête d'un monde inconnu : il ne tarda pas à sentir que si l'imagination a des trésors pour l'âme, la charité seule est une mine inépuisable.

Cornélie ne se dissimulait pas le danger qui la menaçait, si les images séduisantes de la cour de Ferrare venaient de nouveau à s'emparer de l'âme de son frère. Dès le premier jour, elle s'était prescrit une double loi, à laquelle elle s'attacha scrupuleusement : l'une, d'écarter de leurs entretiens tout ce qui pourrait réveiller en lui quelque souvenir des jours orageux qui avaient suivi leur séparation ; l'autre, de ramener souvent sa pensée sur les temps de leur commune enfance. Dans ce dernier but, elle sortait tous les jours avec lui de Sorrente pour se promener pendant plusieurs heures dans la belle campagne qui l'environne. Là tout pour eux était plein de souvenirs attendrissans. Cette pointe de rocher, qui plonge

sur la mer, ils l'avaient souvent gravie, pour entendre la tempête mugir à leurs pieds : ce verger était celui où, tous les matins, ils allaient, en chantant, cueillir les fruits pour la table de leurs parens : dans ces prés ils avaient passé gaiement tant d'heures à composer un bouquet des plus belles fleurs, pour le rapporter à leur mère : ce buisson leur avait prêté un abri pendant un orage : ce ruisseau, avec quel plaisir ne l'avaient-ils pas remonté jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé sa source ! Ce jour-là ils étaient rentrés bien tard à la maison, souffrant de la faim, les pieds déchirés par les ronces, mais aussi joyeux, aussi fiers de leur découverte, que s'ils avaient fait une conquête.

Toutes ces images, et une foule d'autres que réveillait, à chaque pas, l'aspect des lieux, avaient pour Le Tasse un charme inexprimable, et le disposaient chaque jour davantage à goûter les délices de la vie domestique. Avait-il besoin de

se créer des émotions factices dans un monde imaginaire, quand le monde réel, où il vivait maintenant, était devenu pour lui une source vive et féconde d'émotions toujours vraies, toujours pures? Une fois cependant, une seule fois, il lui arriva encore de s'égarer dans les champs de l'Imagination; mais ce ne fut plus vers les scènes de carnage, ce ne fut plus vers les tableaux des passions violentes qui ravagent le cœur, que l'entraîna cette enchanteresse : elle le conduisit dans une prairie, où un vieux berger, loin du tumulte des armes, paissait tranquillement ses troupeaux, à l'ombre d'un hêtre; il se figura qu'il l'entendait murmurer un air rustique; et, à l'instant même, sa bouche répéta, sa main confia au papier les chants du vieillard.

« Altrui povertà vile, a me si cara,
« Che non bramo tesor, né regal verga,
« Nè cura, o voglia ambiziosa, o avara
« Mai nel tranquillo del mio petto alberga. »

« Spengo la sete mia nell' acqua chiara ,
« Che non tem' io , che di venen s'asperga :
« E questa greggia , et l'orticel dispenisa
« Cibi non compri alla mia parça mensa.

« Che poco è il desiderio , e poco è il nostro
« Bisogno , onde la vita si conservi.
« Son figli miei questi , ch' addito , e mostro
« Custodi della mandra , e non ho servi.
« Cosl men vivo in solitario chiostro ,
« Saltar veggendo i capri snelli , e i cervi ;
« Ed i pesci guizzar di questo fiume ,
« E spiegar gli angelletti al ciel le piume.

« Tempo già fù , quando più l'uom vaneggia
« Nell' età prima , ch' ebbi altro desio ;
« E disdegnai di pasturar la greggia ,
« E fuggii dal paese da me natio :
« E vissi in Menfi un tempo , e nella reggia
« Frà i ministri del Rè fui posto anch' io :
« E benchè fossi guardian degli orti ,
« Vidi , e conobbi pur l'inique corti.

« Pur lusingato da speranza ardita ,
« Soffrii lunga stagion ciò , che più spiace.
« Ma poich' insieme con l'età fiorita
« Mancò la speme , e la baldanza audace ,

« Piansi i riposi di quest' umil vita ,
« E sospirai la mia perduta pace :
« E dissi : O corte ! addio. Così agli amici
« Boschi tornando , ho tratto i dì felici. » (1)

La révolution qui s'était opérée dans les pensées et dans les habitudes du Tasse , avait exercé sur son tempérament l'influence la plus salutaire. Son corps , naguères énérvé , s'est revêtu d'une vigueur toute nouvelle. Une beauté mâle a remplacé cette langueur qui le rendait un objet de compassion aux plus misérables. Il pleure souvent encore ; mais ce n'est plus le dépit , l'aigreur , l'exaspération qui font couler ses larmes : elles sont douces maintenant , car elles ont leur source dans les plus simples et les plus pures affections de la nature. Cornélie se plaît à contempler ce changement inespéré : elle jouit de son ouvrage , et elle en bénit celui qui est l'auteur de tout bien.

CHAPITRE V.

LE DÉPART.

« Les générations ont redit jusqu'à nous :
« Le juste a souffert sous Ponce Pilate. »
(M. DUPIN : *Jésus devant Caïphe et Pilate.*)

« Video meliora, proboque ;
« Deteriora sequor. »
(OVIDE.)

UN jour — le temps était serein, la mer parfaitement calme — Cornélie proposa à son frère de prendre une barque, et d'aller promener ensemble à Caprée. La traversée se passa gaiement : jamais il n'y avait eu plus de confiance, plus

d'abandon dans leur entretien ; jamais l'intimité n'avait été plus parfaite entre eux. Ils gravirent l'une des plus hautes sommités de l'île, à sa pointe orientale ; là, près des ruines de l'un des palais de Tibère, l'on a bâti une modeste chapelle ; ils y entrèrent, s'agenouillèrent l'un près de l'autre, au pied d'une image de Marie, et firent en commun une fervente prière ; puis, à quelques pas de la porte, ils allèrent s'asseoir sur le gazon. Leurs yeux ne pouvaient se rassasier du spectacle magnifique qui se déployait devant eux : car cette cime élevée, d'où l'œil plonge à la fois sur les deux golfes de Naples et de Salerne, est peut-être le site le plus ravissant entre tous ceux d'une des contrées les plus belles de la nature. Cependant ils se communiquaient mutuellement les pensées qui avaient occupé leur esprit durant leur station dans la chapelle. « C'est une heureuse idée qu'on a eue, » disait Cornélie, que de purifier un

« lieu souillé jadis par tous les excès
« du libertinage et de la cruauté, en
« le consacrant à la Reine des Vierges,
« à la Mère des malheureux. L'ame,
« oppressée par le tableau des crimes
« d'un monstre exécrable, a besoin de
« se reposer sur des emblèmes de pu-
« reté et d'amour. » — « Que les pensées
« de l'homme sont vaines ! dit le Tasse
« à son tour. Ici, dans ce palais, dont
« nous foulons aux pieds les débris,
« Tibère reçut un jour les dépêches des
« gouverneurs de ses provinces. Dans
« le nombre, il s'en trouvait une de
« Pilate, préfet de Judée : ce dernier,
« entr'autres événemens dont il rendait
« compte, annonçait qu'un certain *Jésus*,
« surnommé *Christ*, juif de nation, con-
« damné pour crime de sédition, avait
« subi le supplice de la croix. A ce
« récit, l'empereur aura souri, comme
« si le sort venait de le débarrasser de
« quelque ennemi obscur ; puis, après
« avoir donné une heure aux affaires

« de l'État, il se sera hâté de se re-
« plonger dans ses infâmes débauches.
« O Providence ! qui eût osé prédire
« au maître du monde, qui même se
« fût avisé de prévoir que le jour vien-
« drait, où, sur le sol de son palais dé-
« truit, à la place de ses statues bri-
« sées, l'œil ne distinguerait rien, ab-
« solument rien, que les images véné-
« rées de ce crucifié et de sa mère ? »
Il avait dit. Il cacha sa tête entre ses
mains, et, après quelques instans de
silence, il reprit tristement : « Et ce-
« pendant, tandis que l'instrument de
« la rédemption du genre humain, que
« la Croix brille ici dans les airs, tandis
« qu'elle y reçoit l'adoration des peu-
« ples et des rois ; sur la terre arrosée
« jadis du sang d'un Dieu qui y fut
« attaché, elle est obligée de se cacher,
« pour ne pas être profanée par les
« outrages de l'infidèle ! C'est en vain
« que des héros ont conquis le tom-
« beau de Jésus-Christ sur les enfans

« de Mahomet; il est bientôt retombé
« entre leurs mains impures : et nous,
« fils dégénérés de nos pères, nous le
« souffrons ! Hélas ! il n'est plus de
« Godefroy ! Et quand il revivrait, ce
« grand homme, est-il parmi nous des
« bras pour l'assister dans sa sainte
« entreprise ? Du moins, il est, il est
« une voix pour célébrer ses exploits,
« pour enflammer les cœurs par leur
« récit, pour lui susciter des émules et
« des successeurs ! »

Le Tasse s'était levé. Sa sœur le suivit. Ils descendirent la montagne, sans se dire un mot. La traversée, cette fois, fut silencieuse. Le soir, Cornélie vint le chercher pour faire chez leurs pauvres la tournée accoutumée ; il s'était renfermé dans sa chambre. Elle comprit qu'un seul instant venait de renverser l'ouvrage qu'elle avait fondé si solidement en apparence. Elle passa la nuit en prières. Le lendemain, dans la matinée, elle jugea, à des signes cer-

tains, que son frère faisait les apprêts de son départ; elle entra chez lui au moment où il ne l'attendait pas; elle ne l'accabla point de reproches amers, elle ne fit parler que ses larmes. Il l'avait comprise à son tour. « Ma sœur, dit-il, « d'une voix douce, mais ferme, toutes « les objections que tu peux m'adresser « pour ébranler ma résolution, je me « les suis déjà faites à moi-même. Ma « raison condamne ce départ; un instinct impérieux m'y pousse. Je ne « saurais, je le sens bien, goûter de bonheur réel que près de toi : ma destinée sur la terre n'est pas d'être « heureux ! » Il s'était jeté dans ses bras, il s'en arracha avec force, et, sortant précipitamment, il s'éloigna à grands pas. Lorsqu'il fut arrivé sur le haut de la colline, il s'arrêta, tourna la tête, regarda encore une fois Sorrente, et pleura. Mais bientôt Ferrare et la Jérusalem délivrée eurent repris tout leur ascendant sur son ame, et sa

pauvre sœur, sans être oubliée, n'occupa plus dans ses pensées qu'une place secondaire.

Quant à Cornélie, elle pleura amèrement la journée entière. Son frère, qu'elle avait toujours aimé, lui était, depuis son arrivée à Sorrente, devenu bien plus cher encore : en s'éloignant d'elle, il laissait un grand vide dans son cœur. Elle eut recours à ses trois remèdes ordinaires, la prière, le travail et les bonnes-œuvres ; et le chagrin qui pesait sur elle ne l'accabla point. Son ame était comme le cristal d'une onde limpide : un orage peut lui causer une altération passagère ; mais, bientôt, elle se dégage de cet alliage impur, et elle réfléchit le Ciel.



EPILOGUE.

..... « Folle consiglio

« Fù ben il mio, che tanto ben lasciai

« Per gir vagando : ô pastoral ricetta ,

« O paterno tugurio, e dove sei ? »

(MAFFEI : *Mérope.*)

« Warum verliess ich meine stille Zelle?

« Da lebt'ich ohne Sehnsucht, ohne Ham!

« Das Herz war ruhig wie die Wiesenquelle,

« An Wünschen leer, doch nicht an Freuden

arm. »

(SCHILLER : *La Fiancée de Messine.*)

DIX-HUIT années s'étaient écoulées depuis ce triste jour. Cornélie n'existait plus. Son frère, après avoir épuisé tout ce que les rigueurs du sort ont de plus rude, après avoir gémi sept ans entiers

dans une dure captivité , commençait à voir poindre des jours plus sereins. La *Jérusalem délivrée* , produite à la lumière , avait , en dépit des efforts de l'envie , excité un enthousiasme universel. Le nom du Tasse , devenu populaire , non-seulement dans l'Italie , mais dans l'Europe entière , était cité à côté des noms immortels d'Homère et de Virgile. Clément VIII , qui venait de s'asseoir sur la chaire de Saint Pierre , l'avait appelé près de lui ; il se préparait à lui rendre le seul hommage digne de son génie : il voulait , de cette main pontificale , qui s'ouvre pour *bénir la ville et le monde* , déposer sur sa tête une couronne. Ce fut dans ce moment que Le Tasse sentit les premières atteintes du mal qui devait bientôt le conduire au tombeau. Il ordonna aussitôt qu'on le transportât au couvent de Saint-Onuphre , sur le Janicule : là , devenu indifférent aux soins de la terre , toutes ses pensées furent pour l'éternité.

Un jour — la veille de celui qui devait être pour lui le dernier jour — il se fit porter dans le jardin du couvent, jusqu'à un banc de pierre, au pied d'un vieux chêne. De ce point, la vue embrasse la ville entière, et la campagne de Rome : à ce magnifique aspect, qui réunit ce que la nature et l'art ont de plus merveilleux, son œil éteint parut se ranimer. Un bon religieux, à la garde duquel il avait été spécialement confié, et qui l'accompagnait, essaya de ranimer son courage, en lui parlant de la gloire qui l'attendait dans ce Capitole, dont la tour élancée frappait leurs regards, et où une fête triomphale lui était préparée. — « La gloire ! la gloire ! répondit le « moribond, avec un sourire amer. Tou- « jours la gloire ! Deux idoles ont régné « sur mon cœur, et disposé de ma « destinée : l'amour, et cette fumée que « vous appelez gloire. L'une m'a toujours « trahi ; l'autre....., après m'avoir fui « quarante ans, elle s'apprête aujour-

« d'hui à couronner....., quoi ? un ca-
« davre ! Des lauriers pour Le Tasse !
« c'est un cercueil qu'il lui faut ! Je
« le sens trop bien aujourd'hui : tout
« n'est que vanité sur la terre, tout,
« hors ces deux choses : Aimer Dieu,
« et le servir. Non, ajouta-t-il en se-
« couant la tête, tout le reste ne vaut
« pas un quart d'heure de peine ! »

Le religieux le regardait avec éton-
nement : « Quoi, mon frère, reprit-il,
« dans votre vie entière, il n'y aurait
« rien, absolument rien dont vous ai-
« meriez à rappeler le souvenir ! »

Le mourant tourna vers le midi son
visage livide, souleva faiblement un bras
décharné, montra du doigt la colline
d'Albano, et dit : « Écoutez. De ce
« côté, loin d'ici, la Providence avait
« placé mon berceau. Une fois dans
« ma vie, j'ai voulu revoir ces lieux.
« J'avais une sœur, elle habitait la maison
« paternelle, devenue la sienne. Elle
« m'y reçut, me reconnut sous les

« haillons de la misère , et me prodigua
« les soins de l'amitié la plus tendre.
« Les quinze jours que j'ai vécu près
« d'elle sont les seuls instans que je
« me rappelle volontiers ; ils ont été ,
« dans le cours de ma vie infortunée ,
« comme un éclair de bonheur. Ce
« bonheur, que j'ai demandé vainement
« tour-à-tour au monde et à ses plaisirs,
« aux lettres et à la gloire qu'elles pro-
« mettent , aux femmes et à l'amour ,
« je ne l'ai jamais goûté que là , dans
« la vie domestique , et dans les pures
« affections de la nature. »

et ballons de la marine, et des rochers
 et les vents de l'ouest la plus facile
 et les points pour que l'on voit
 et d'elle sont les vents du sud
 et par laquelle les vents; ils ont été
 et dans le vent de sud-est inférieure,
 et comme au nord de l'ouest. Ce
 et d'ouest, que l'on demande auvent
 et tout le tour du monde et les plaines,
 et sont les vents de la terre inférieure pro-
 et d'ouest, que l'on demande auvent
 et de la terre inférieure, et dans les plaines
 et d'ouest, que l'on demande auvent

NOTE.

(1) Ces vers sont ceux que Le Tasse a mis dans la bouche du vieux berger que rencontre Herminie, sur les bords du Jourdain, au commencement du septième chant de la *Jérusalem délivrée*. En voici la traduction fidèle :

« Pauvreté méprisée des hommes, com-
« bien tu m'es chère ! Je n'envie ni les trésors
« de la terre, ni le sceptre des rois ; les
« vœux, les soucis de l'avare ou de l'am-
« bitieux n'ont point pénétré dans la retraite
« profonde où habite mon âme. Une onde
« pure me désaltère ; je ne crains pas qu'une
« main perfide y mêle des poisons. Les mets

« dont je me nourris ne sont point achetés :
 « le lait de mes brebis, les fruits de mon
 « jardin, fournissent abondamment tout ce
 « qu'il faut à ma table frugale.

« Nos desirs sont réglés sur nos besoins,
 « et les besoins de l'homme sur la terre sont
 « bien peu de chose ! Je n'ai point d'es-
 « claves ; mes enfans, que voici, suffisent
 « à la garde de mon troupeau. Ainsi s'écoule
 « ma vie dans ce réduit solitaire : les cerfs,
 « les chevreuils agiles qui bondissent dans
 « la plaine, les poissons qui se jouent dans
 « l'onde du fleuve, les oiseaux dont le soleil
 « réfléchit le plumage aux mille couleurs ;
 « voilà mon spectacle et mes plaisirs ;

« Il fut un temps — à ce premier âge de
 « la vie où l'illusion nous berce de vains
 « songes — je connus d'autres desirs ; je
 « dédaignai la houlette du berger, et m'é-
 « loignai des lieux où le Ciel m'avait fait
 « naître. Je récus à Memphis, dans le palais
 « du roi, au rang de ses premiers serviteurs :
 « gardien de ses jardins, je vis, je connus
 « la cour et ses injustices.
 « Jouet d'une flatteuse espérance, j'ai

« souffert long-temps tout ce que le monde
« a d'ennuis et de dégoûts. Mais quand,
« avec la fleur de la jeunesse, ont disparu
« pour moi la confiance et l'audace, alors
« j'ai pleuré les loisirs de l'humble vie de
« mon enfance, j'ai soupiré après la paix
« qui m'avait fui. « Adieu, cour, palais, »
« ai-je dit; et, rendu à ces bois, j'y ai
« coulé des jours heureux. »

L'épisode dont ces quatre stances font partie, se distingue de la touche générale du poème par une telle fraîcheur de coloris, par des teintes si suaves, qu'on peut, sans choquer la vraisemblance, se permettre de supposer que Le Tasse l'a écrit dans un de ces momens trop rares où un rayon de bonheur a lui sur cet infortuné, à travers les nuages qui ont obscurci le reste de sa carrière.

1. *What is the main purpose of the study?*
2. *What are the research objectives?*
3. *What is the research methodology?*
4. *What are the results of the study?*
5. *What are the conclusions of the study?*

TABLE.

	Pages.
<u>Moïse sauvé des eaux.....</u>	<u>5.</u>
<u>Marguerite de Bavière.....</u>	<u>23.</u>
<u>La Croix de la Fileuse.....</u>	<u>47.</u>
<u>L'Hermitage Notre-Dame.....</u>	<u>59.</u>
<u>Le Vieux Curé.....</u>	<u>74.</u>
<u>Le Tasse à Sorrente.....</u>	<u>99.</u>

TABLE

TABLE
CONTENTS
OF THE
VOLUME
OF THE
PUBLISHED
BY THE
OFFICE OF THE
COMMISSIONER OF
THE GENERAL LAND
OFFICE
IN THE
YEAR 1861

ERRATA.

Page 29, ligne 15. la nuit; *lisez* la nuée. *

Page 76, ligne 6. *Après* j'ai toujours,
ajoutez eu.







Al Chiarissimo Signore, il Signore
Canonico de Gorio

Firenze 828.

L'Autore
J. B.

N a c h r i c h t.

Die k. k. Sammlung der ägyptischen Alterthümer ist in der Stadt, Johannisgasse Nr. 972 im ersten Stock aufgestellt, und dem Publikum der freye Eintritt an jedem Sonnabend gestattet, nur haben sich die Beschauenden aller Betastung der Gegenstände zu enthalten.

1911. 111



nos. 85 90 86

Agno: 10.